

MEMORIA

A B I D J A N



JOANA CHOUMALI LAFALAISE DION ENAM GBEWONYO SELLY RABY KANE
GOSETTE LUBONDO MARIE-CLAIRE MESSOUMA MANLANBIEN CARINE MANSAN
RACHEL MARSIL GEORGINA MAXIM TULI MEKONDJO MYRIAM MIHINDOU
JOSEFA NTJAM VALÉRIE OKA NA CHAINKUA REINDORF

AVRIL

AOÛT

7 — 21 2022



MEMORIA ABIDJAN

•

Cet ouvrage est publié à l’occasion de l’exposition *Memoria : récits d’une autre Histoire* présentée au Musée des Cultures Contemporaines Adama Toungara, Abidjan, du 7 avril au 21 août 2022, dans le cadre de l’itinérance de l’exposition éponyme présentée en 2021 au Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, Bordeaux.

Commissaires : Nadine Hounkpatin et Céline Seror

Direction éditoriale et coordination :
Nadine Hounkpatin et Céline Seror

Autrices/Auteur : Virginie Andriamirado, Valerie Behiery, Tanella Boni, Pierre Daubert, Julie Diabira, Inès Fèliho, Nadine Hounkpatin, Océane Kinhouandé, Céline Seror, Véronique Tadj, Bintou Toungara, Nathalie Varley Meplon.

Conception graphique : Nina Constantinescu

Gestion réseaux sociaux : Shaza Bazzi

Impression : Graphicolor – Abidjan (Côte d’Ivoire)

Copyright images : les artistes

Tous droits réservés. Toute reproduction ou transmission, par quelque moyen électronique (électronique ou mécanique, incluant la photocopie, l’introduction dans tout système informatique ou de recherche documentaire), de toute ou partie de la présente publication, est strictement interdite sans l’autorisation de l’éditeur.

Cet ouvrage n’est pas destiné à la vente. Ne peut être vendu.

© 2022 - artness

MuCAT
→ mucat.net

artness
→ artness.nl

Crédit 1ère de couverture : Les nouveaux cowboys (cavalier), 2020. Acrylique sur drap de coton, 100 x 130 cm. Courtesy de l’artiste.

REMERCIEMENTS

•

Les commissaires ainsi que le Musée des Cultures Contemporaines Adama Toungara, adressent leurs sincères remerciements aux artistes qui ont accepté de produire et prêter leurs œuvres. Nous remercions également leurs agents et galeristes pour leur étroite collaboration : 31 Project (Paris), galerie Maïa Muller (Paris), galerie Guns & Rain (Johannesbourg), Nicoletti Contemporary (Londres), Electric South (Le Cap), galerie Cécile Fakhoury (Abidjan/Paris).

Toute notre gratitude aux collectionneurs privés qui nous ont accordé leur confiance en prêtant leurs œuvres et ont préféré garder l’anonymat.

Nous saluons également la contribution exceptionnelle du musée du quai Branly - Jacques Chirac. La série *Imaginary Trip II* de la photographe Gosette Lubondo a été réalisée dans le cadre du Prix pour la Photographie du musée du quai Branly - Jacques Chirac en 2017.

Sincères reconnaissances à : Tanella Boni, Julie Diabira, Virginie Andriamirado, Valérie Behiery, Véronique Tadj, Inès Fèliho, Océane Kinhouandé, et Pierre Daubert pour leur contribution à la rédaction de cet ouvrage.

Les commissaires tiennent également à exprimer leur gratitude et leur reconnaissance à M. Yacouba Konaté et M. Adama Toungara, à Mme Bintou Toungara, Mme Nathalie Varley Meplon, M. Fodé Sylla, M. Jean Louis Diomandé, M. Hervé Kouamé, ainsi qu’à toute l’équipe du MuCAT pour leur confiance et le travail accompli ensemble.

Enfin, nous exprimons nos vifs remerciements à tous ceux qui à titre divers, ont contribué à la réalisation de ce projet par leurs conseils et disponibilité : Mme N’Goné Fall, Mme Illa Donwahi, Mme Guillemine Babillon, l’équipe du FRAC Nouvelle-Aquitaine, M. Arthur Kibbelaar, Mme Ève Mc Donald, Mme Pauline Burmann, et tout particulièrement M. Olivier Noël.



SOMMAIRE

4 FAVORISER L’ACCÈS À LA CULTURE AU COEUR D’ABOBO

Bintou Toungara

5 BIENVENUE AU MUSÉE

Nathalie Varley Meplon

6 RÉPARER LES FILS CASSÉS DU MONDE

Tanella Boni

8 ÉCRIRE ENSEMBLE LES RÉCITS DE DEMAIN

Nadine Hounkpatin et Céline Seror

10 CHAPITRE 1

11 REQUIEM POUR UN CHŒUR SILENCIEUX

Virginie Andriamirado

14 QUELQUE PART, SE SITUER DANS LE MOUVEMENT PRÉSENT

Julie Diabira

18 PEINDRE L’ATTACHEMENT

Julie Diabira

22 L’ART COMME THÉRAPIE

Valérie Behiery

26 LE POUVOIR DE LA PERFORMANCE

Valérie Behiery

30 CHAPITRE 2

31 MÉMOIRES INCANDESCENTES

Véronique Tadj

34 LE PASSÉ ACCUEILLE LE PRÉSENT

Pierre Daubert

38 CHAPITRE 3

39 ACTIVER DES HISTOIRES ET DES MONDES NOUVEAUX

Céline Seror

42 PUISER DANS L’IMAGINAIRE POUR DES FUTUR POSSIBLES

Inès Fèliho

46 OSONS PLUS AVANT ! DESCENDONS LE RÉCIT DE NOTRE PRÉSENT !

Océane Kinhouandé

50 LES ARTISTES

52 LES AUTRICES ET L’AUTEUR

54 LISTE DES ŒUVRES EXPOSÉES

FAVORISER L'ACCÈS À LA CULTURE AU COEUR D'ABOBO

BINTOU TOUNGARA

•

Administratrice du Musée des Cultures Contemporaines Adama Toungara

« Une exposition d'artistes contemporaines dont les œuvres participent à l'écriture de l'histoire de l'art d'Afrique et de ses diasporas au féminin »

Le MuCAT (Musée des Cultures Contemporaines Adama Toungara) est un musée privé qui porte le nom de son fondateur, mon père, maire de la commune d'Abobo durant dix-sept ans, grand passionné d'art et collectionneur insatiable.

Lorsqu'il a fait part à toute la famille de ce projet de musée d'art contemporain à Abobo, nous pensions que cette idée n'avait pas de sens dans une commune aussi éloignée du milieu de l'art Abidjanais. Il nous a tous tenu tête, voulant aller jusqu'au bout de son engagement, qu'il avait déjà scellé dans son cœur, avec sa commune. Son projet était celui de favoriser l'accès à la culture en initiant les populations défavorisées et en permettant aux artistes ivoiriens de rencontrer des créateurs du monde entier.

L'ambition du MuCAT est d'activer la cohésion sociale dans un quartier qui a longtemps été très agité et réputé dangereux et qui pourtant abrite un très grand nombre d'artistes et d'artisans. L'existence du MuCAT permet de découvrir Abobo et d'y porter un regard nouveau.

Résolument tourné vers la contemporanéité, le MuCAT est le premier musée entièrement dédié à l'art contemporain en Côte d'Ivoire et c'est Issa Diabaté qui en a conçu la grandiose architecture. Inauguré en mars 2020, il s'est donné pour vocation d'attirer les habitants de la commune d'Abobo, d'Abidjan et d'ailleurs. Le musée aspire en effet à valoriser l'art contemporain ivoirien, africain, et du reste du monde.

Nous sommes très fiers d'accueillir au MuCAT, l'exposition *Memoria : récits d'une autre Histoire* et ses deux commissaires, Nadine Hounkpatin et Céline Seror. Une exposition d'artistes contemporaines dont les œuvres participent à l'écriture de l'histoire de l'art d'Afrique et de ses diasporas au féminin.

Abobo est la première étape de cette exposition en Afrique et je souhaite qu'elle ait la capacité d'établir une continuité entre notre passé, notre présent et notre futur.

BIENVENUE AU MUSÉE

NATHALIE VARLEY MEPLON

•

Directrice du Musée des Cultures Contemporaines Adama Toungara

La première fois que je suis venue à Abobo, c'était en septembre 2020 et j'étais accompagnée de mon très cher ami, mon frère, Franck Fanny, disparu en juillet 2021. Il n'avait de cesse de vouloir m'amener à Abobo, il voulait que je découvre la « pépite » d'Abidjan comme il aimait appeler le MuCAT. Le musée avait ouvert ses portes en mars de la même année et bien sûr, à cause de la pandémie, il avait dû les refermer une semaine après l'inauguration...

A peine entrée au musée, je me suis sentie immédiatement dans un havre de paix, enveloppée d'une atmosphère sereine, tranquille où les œuvres de l'exposition inaugurale, *Prête moi ton rêve*, ont ravivé des souvenirs oubliés, des sensations, un déjà vécu... je n'ai pas été plus loin à ce moment-là, je n'ai pas pris le temps de plonger dans ma mémoire, mais quelque chose avait été réveillé...

Quelques mois plus tard, j'étais nommée à la Direction de ce musée si particulier et si contemporain. Une très belle aventure commençait avec le MuCAT, ses équipes et Abobo.

Abobo qui portait encore les stigmates des événements douloureux liés aux années deux mille : la guerre qui a engendré « les microbes », ces enfants démunis, livrés à eux-mêmes, souvent violents. La mémoire de ces épisodes est encore forte chez les résidents des autres communes d'Abidjan.

Quelques mois après mon arrivée, je suis en immersion totale dans l'histoire d'Abobo, je commence à la cerner, j'y suis toute la journée, je la vis, je décrypte le lien profond qui existe avec son Fondateur Adama Toungara. C'est une véritable prise de conscience.

Tout y est convoqué, mémoires personnelles et collectives, petites et grandes histoires, bonheurs particuliers et souvenirs pénibles. Dans un processus de consolidation qui permet de construire, au quotidien, une résilience contre l'oubli, nous réactivons inconsciemment tout ce qui nous a constitué et nous révèle, de fait, ce que nous sommes.

Accueillir au sein du MuCAT, l'exposition *Memoria : récits d'une autre Histoire* - première exposition d'artistes contemporaines, permettra, j'en suis convaincue, de nous amener à nous interroger sur notre propre histoire, un fil de mémoire qui aujourd'hui pour Abobo, en pleine transformation, se reconstruit en son cœur. Abobo, le creuset des artistes de la Côte d'Ivoire devient une commune moderne et tournée vers l'avenir.

Memoria : récits d'une autre Histoire rassemble la mémoire de quatorze artistes femmes originaires d'Afrique. Six artistes ivoiriennes sont invitées à partager ces récits. Nous sommes dans cette extraordinaire aventure de femmes qui partagent leur histoire, leur mémoire pour sceller la continuité entre le passé et le présent. Leurs œuvres nous interrogent sur notre identité personnelle, collective, et notre conscience d'être soi dans ce monde.

Je souhaite que cette exposition soit accueillie avec un grand enthousiasme de la part du public car au-delà de cette Histoire, c'est la certitude de la vie, l'essence de l'humanité qui se prolonge à l'infini, c'est l'état de vie de notre planète dans des temps incertains qui nous est conté.



RÉPARER LES FILS CASSÉS DU MONDE

TANELLA BONI

Les deux commissaires - Nadine Hounkpatin et Céline Seror - à l'origine du projet *Memoria : récits d'une autre Histoire*, s'engagent à proposer d'autres regards qui ne sont pas ceux qui ont l'habitude de représenter notre Histoire. Elles nous invitent à voir et à entendre, de l'intérieur, des récits méconnus, invisibles, passés sous silence par l'Autre ou tous les autres. Ceux qui nous regardent de loin ou de haut, comme s'ils ne voyaient pas la complexité de nos modes d'existence, la diversité de nos expériences, alors que nous nous côtoyons depuis des siècles. Comment échapper à l'emprise de discours ou de représentations stéréotypées qui nous connaissent ou reconnaissent si peu ?

Mais qui sommes-nous ? Des humains aux identités plurielles, dont on parle çà et là comme s'ils n'avaient pas voix au chapitre, ni droit au langage. Ainsi, en prenant rendez-vous avec l'Histoire de l'Afrique et de ses diasporas à travers la voix de ses artistes, *Memoria : récits d'une autre Histoire* fit date, au FRAC Nouvelle-Aquitaine MECA (Bordeaux), au cours de la saison Africa2020.

Et voilà que l'exposition renaît sous une forme nouvelle. Elle conserve le nom qui la caractérise. Elle se délocalise. Elle fait un clin d'œil à la Côte d'Ivoire. Et doublement. Six artistes liées, d'une manière ou d'une autre, à ce pays, absentes de l'exposition initiale, y font leur entrée, par la grande porte, au Musée des Cultures Contemporaines Adama Toungara (MuCAT) d'Abobo. Plus ou moins connues dans le paysage culturel et artistique de la Côte d'Ivoire, elles apportent leurs narrations singulières au champ des possibles qui s'ouvre ici, dans l'une des communes les plus peuplées de la capitale économique ivoirienne, là où la dureté de la vie dicte la loi du vivre au quotidien.

Ainsi, Carine Mansan donne à voir une série de portraits qu'elle nomme *Ethiopian*, des « visages brûlés¹ », noirs, posés sur un support en métal, comme portés par un fil rigide. Ici, c'est la répétition qui, comme une note de musique, donne un sens à la quête. Marie-Claire Messouma Manlanbien travaille, elle, à la croisée des cultures. Ses *Maps*, comme des cartes de territoires, où se côtoient

divers symboles, sont bordés de fils de raphia. Chez Lafalaise Dion, le fil relie les cauris, le trésor des anciens, afin de créer des parures uniques qui rappellent celles des petites danseuses de l'ouest de la Côte d'Ivoire. La pratique photographique de Joana Choumali n'est pas si simple. La broderie, associée à l'image, participe d'un autre regard posé sur le monde. Pour Valérie Oka, les objets du quotidien ont un sens, les figures aussi, de même que les relations humaines.

Chaque artiste traverse ainsi les frontières du monde en y inscrivant sa place au singulier, en construisant ses repères. Parmi les outils de la traversée, il y a le médium, ici le textile par exemple, et ses multiples potentialités artistiques. Pour Rachel Marsil, l'une des plus jeunes de l'exposition, peinture et textile se veulent avant tout support de « narration » dont elle se sert pour mener une quête de soi sur la base d'images du passé. Au-delà du regard porté sur l'intime, ces deux médiums peuvent aussi être pensés comme artisans de la relation.

Chez Georgina Maxim, l'habit porté, découpé et retravaillé, établit la relation avec celles ou ceux qui l'ont utilisé sous une autre forme. Et, quand Tuli Mekondjo peint, brode, dessine, utilise le grain nourricier, *le mahangu*, elle imagine la texture du tableau tandis que des corps humains émergent d'une végétation familière, réelle ou onirique. Mais aussi et très fortement se tisse le lien avec des femmes et des hommes, rencontrés au hasard de photos d'archives, dans une quête de soi et de l'Histoire de son pays. Des histoires intimes qui nourrissent un questionnement identitaire, surtout quand on vit ailleurs comme le pense Enam Gbewonyo qui travaille le bas de nylon de couleur chair, à la fois accessoire de mode usuel et d'invisibilisation de la femme noire. Les compositions de Josèfa Ntjam racontent, quant à elles, cette proximité créée par la démultiplication du médium : écriture, montage photo, performance, collage, musique... Des mythologies existantes, elle tisse des récits « futuribles ».

« Chaque artiste traverse ainsi les frontières du monde en y inscrivant sa place au singulier, en construisant ses repères »

Ces narrations et pauses réflexives, comme les photos de Gosette Lubondo, enrichissent la grande Histoire. L'artiste revisite des lieux florissants au temps de la colonisation belge, devenus, aujourd'hui, fantomatiques.

Notre mémoire collective ne se réduit pas à un fil d'Ariane qu'il suffit de suivre pour connaître nos lieux et nos places. Les narrations partagées dans l'exposition ne laissent aucun fil seul, inutile, au bord du monde. Ainsi, Na Chainkua Reindorf travaille à la croisée de la culture et de l'Histoire. Elle rappelle à quel point « texte », « textile » et « tissage » sont des mots de même racine. Voilà pourquoi le fil, quelle que soit sa texture, est à chercher dans la dureté des expériences vécues ou parmi les rêves d'avenir que nous raconte Selly Raby Kane.

Ces voix d'artistes s'engagent à réparer les manques et les fils cassés de l'Histoire, afin de guérir les maux qui minent les corps et troublent les esprits. Myriam Mihindou va plus loin. Elle met son propre corps à rude épreuve au cours de performances ritualisées.

En rappelant les mythes, les récits ou les croyances qui les habitent, les artistes donnent voie aux aspirations qui les portent à imaginer le futur dans lequel elles nomment leurs héros et héroïnes. Elles composent et racontent par bribes une mémoire singulière puisée dans la complexité d'expériences et d'identités plurielles. Cependant, les particularités culturelles sont portées, par le biais de la création, jusqu'à la dimension de l'universel, tout en cherchant le médium mixte, composite, futuriste. Le monde ne s'effondre pas. L'oubli ne s'installe pas dans les mémoires. Entre le déchiré, l'abîmé, le meurtri, elles posent des points de suture là où les blessures sont encore à vif. Ainsi, tout en réparant les fils cassés de nos vies, entrevoient-elles nos futurs. Clinquants, dynamiques, hauts en couleurs sont les futurs qui sièent à leurs rêves.

¹Du mot *Aethiopi*us, visage brûlé (noir en grec).

ÉCRIRE ENSEMBLE LES RÉCITS DE DEMAIN

NADINE HOUNKPATIN ET CÉLINE SEROR

En tant que commissaires, notre conviction est faite qu'une exposition d'art dédiée à la création contemporaine d'Afrique et de ses diasporas, présentant les travaux d'artistes basées non seulement sur le continent mais également partout dans le monde, doit également s'envisager dans le cadre du partage de ses contenus auprès du plus grand nombre sur le sol africain même. Ainsi, après avoir présenté l'exposition à Bordeaux au FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA, dans le cadre du Focus Femmes de la saison culturelle Africa2020, c'est à Abidjan que nous invitons le public ivoirien à découvrir Memoria : récits d'une autre Histoire.

L'exposition *Memoria : récits d'une autre Histoire* incarne l'idée d'une mémoire collective composée d'une myriade de récits, d'histoires, de questionnements et d'expériences éparpillées dans nos mémoires individuelles, personnelles, intimes. Cette idée est ici révélée à travers les œuvres d'artistes dont le travail renvoie à la (re)construction d'un tout commun, d'un tout universel, qui renouvelle notre regard sur la création contemporaine issue d'Afrique et de ses diasporas.

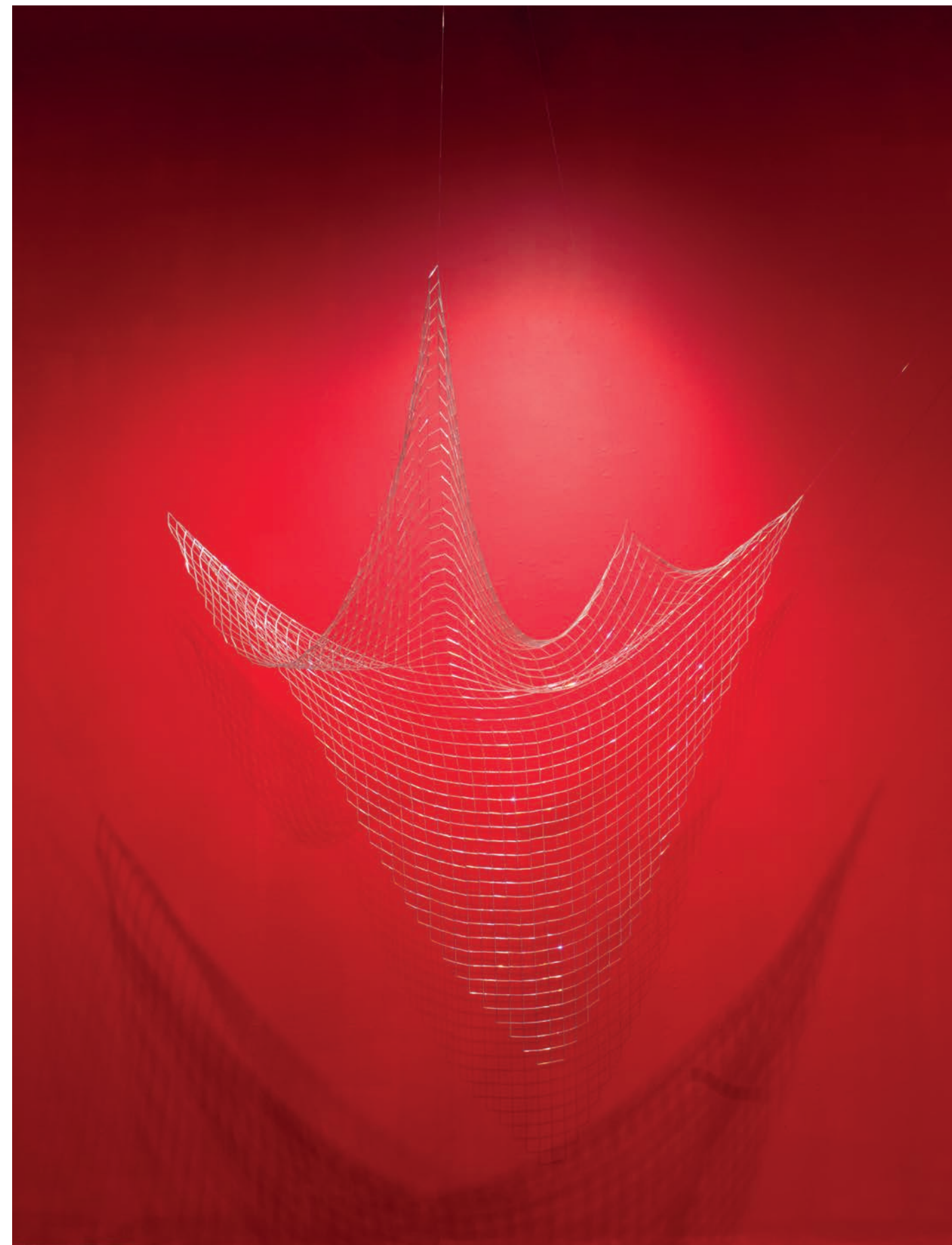
Lorsque la parole et la mémoire sont oubliées, tuées, effacées, ou tronquées, dévoiler un contre-récit, faire coexister des histoires plurielles, et révéler les non-dits, devient alors une urgence à laquelle répondent les quatorze artistes invitées, parmi lesquelles six ivoiriennes ou de culture ivoirienne, dans le cadre de cette exposition. Leurs œuvres se démarquent par leur volonté de déplacer les frontières de l'art, de « rassembler les ailleurs » et de montrer la diversité de nos histoires individuelles et finalement collectives. Elles composent ainsi un parcours faisant écho d'une part à une lecture démystifiée de pans d'Histoire et de croyances communément divulgués au sujet du continent africain, et d'autre part à la manière dont certains imaginaires sont encore à l'œuvre.

À travers une multiplicité de médiums (la peinture, le textile, la sculpture, la vidéo ou encore la performance), les œuvres présentées à Abidjan témoignent de la pratique engagée d'artistes fortes de leur pouvoir de narration et ancrées dans leur(s) géographie(s) fluctuante(s) et dans leur temps. En questionnant nos mécanismes de pensée, *Memoria : récits d'une autre Histoire* entend ouvrir le dialogue sur notre capacité à renouveler nos connaissances, à

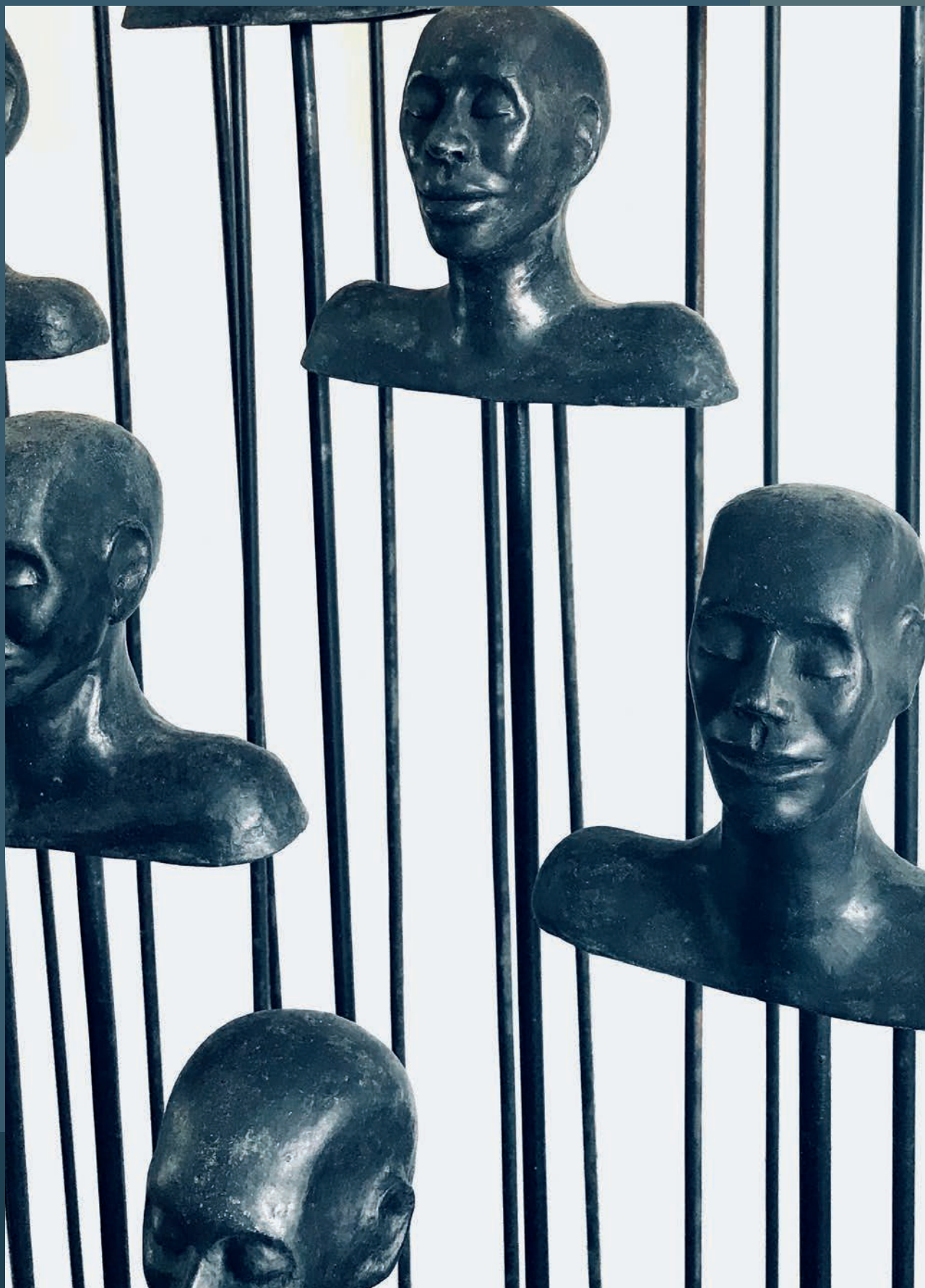
écouter des récits différents et à (re)mettre en question ce que nous pensons être la vérité, notre vérité. L'exposition s'envisage enfin comme une étape constituée de propositions dans la vaste tâche d'édification d'un avenir façonné en commun où nos mémoires, nos consciences et nos inconscients, seraient enfin apaisés et pacifiés.

Cet ouvrage est l'occasion de faire plus ample connaissance avec les artistes qui ont accepté sans hésitation de rejoindre cette première exposition sur le continent, de mieux comprendre leurs approches artistiques et la manière dont celles-ci font écho au propos de Memoria.

Vous découvrirez, dans le premier chapitre, comment les œuvres de Joana Choumali, Rachel Marsil, Carine Mansan, Georgina Maxim, Tuli Mekondjo, Enam Gbewonyo, et Myriam Mihindou révèlent à partir d'expériences personnelles ou intimes, une mémoire collective de l'ordre de l'universel. La mémoire dans sa dimension critique et plus précisément dans la manière dont LaFalaise Dion, Valérie Oka et Gosette Lubondo s'en saisissent comme méthode de dénonciation, notamment dans les questions liées à la représentation du corps noir, à l'histoire de la colonisation ou encore à la restitution des biens culturels, est abordée dans le deuxième chapitre de l'ouvrage. Enfin, dans une conclusion ouverte sur l'avenir, les artistes lèvent le voile sur un futur créatif, décomplexé, fort d'une mémoire assumée et célébrée. Un dialogue infini entre l'art, les sciences, les nouvelles technologies et une forme de militantisme, terreau fertile à l'écriture de récits novateurs et subversifs. Ces nouveaux langages qu'inventent Marie-Claire Messouma Manlanbien, Josèfa Ntjam, Na Chainkua Reindorf et Selly Raby Kane participent eux aussi à l'écriture des récits de demain.



NA CHAINKUA REINDORF, OFFERING, 2019. COURTESY DE L'ARTISTE. PHOTO : NA CHAINKUA REINDORF.



CARINE MANSAN, ETHIOPIAN, 2019. COURTESY DE L'ARTISTE.

REQUIEM POUR UN CHŒUR SILENCIEUX

VIRGINIE ANDRIAMIRADO

Les yeux sont clos. Sur une indicible douleur.

Ils nous invitent à voir, à regarder au-delà des ténèbres.

Ce que l'on entend, c'est le chant intérieur de ce chœur silencieux.

Un chant venu de loin. Des temps anciens. Du chaos du monde.

Des blessures indélébiles. De l'enfance pulvérisée par le deuil.



CARINE MANSAN, ETHIOPIAN, 2019. COURTESY DE L'ARTISTE.

A la genèse de cette œuvre, composée de soixante-dix-sept visages sculptés, une mère trop tôt arrachée à la vie et une enfant de dix ans conduite par sa tante dans la nef d'une basilique où trône une Vierge Noire.

De cette Vierge Noire que Carine Mansan découvre alors, il est dit qu'elle serait une princesse soudanaise du XII^e siècle, Isméria, fille d'un sultan d'Égypte.

Il est dit qu'elle accomplit des miracles.

Pour la petite fille, le miracle ne s'accomplira pas. Mais la Vierge Noire restera gravée en elle pour resurgir des années après, infusant son œuvre et la série *Ethiopian*.

Dans la mythologie grecque, les Ethiopiens sont les peuples d'Afrique, au sud de l'Égypte. Le terme est issu du grec ancien Aithiopia « visage brûlé ».

Comme celui de la Vierge Noire.

Comme celui de la sulamite du Cantique des Cantiques - l'un des plus beaux chants d'amour de la littérature universelle - qui affirme : « Noire je suis *et* harmonieuse », selon la traduction de l'hébreux *chehora ani ve nava*, choisie par Carine Mansan en exergue de son œuvre.¹

« Noire je suis *et* harmonieuse ».

Corps et âmes réconciliés.

Le noir n'est pas antinomique de la beauté.

Le regard se décentre et apporte le « récit d'une autre histoire ».

La sulamite du Cantique ajoute : « Ne prenez pas garde à mon teint noir : C'est le soleil qui m'a brûlée ».

Pour sublimer ce teint noir, Carine Mansan brûle ses visages sculptés au terme d'un long processus de création.

D'abord façonnés à l'argile, ils sont ensuite copiés à la cire. C'est lors de cette seconde étape que l'artiste sculpte minutieusement chaque visage.

Il est ensuite coulé en bronze avant d'être brûlé jusqu'à ce qu'il devienne noir et harmonieux. « Jusqu'à ce qu'il surpasse le blanc le plus pur... »

Ce dernier processus est fondamental dans sa démarche. « Brûler le bronze à l'acide pour qu'il devienne noir rappelle la brûlure du désert sur le visage de la sulamite. D'un matériau brut et fragile, on arrive à un matériau dur, imputrescible et raffiné... Un noir aussi pur devient alors aussi lumineux et brillant que le plus immaculé des blancs. Il absorbe inexorablement vers un mystère qui nous dépasse. »

Ethiopian est composée de soixante-dix-sept visages sculptés.

Au départ, l'artiste ne savait pas combien de visages elle créerait. En lien au sacré et à sa culture chrétienne, elle choisit le doublement du chiffre sept, très présent dans les Ecritures Saintes.

La bouche, deux oreilles, deux yeux, deux narines... le chiffre sept c'est aussi celui des orifices du crâne.

Crânes nus, émaciés, tous différents.

Dépositaires silencieux des souffrances humaines.

Carine Mansan « dessine et sculpte multitude de visages de couleur noir ébène, comme d'innombrables reflets de cette humanité en surface trop bruyante et en souffrance ».

Chaque visage est comme une note de musique.

Des notes qui, reliées les unes aux autres, constituent la partition de l'œuvre.

Ode à la mère

Allitération.

En prélude à ces sculptures, *Ethiopian* a commencé avec une première série de portraits dessinés au stylo, répétés comme une litanie.

Dans la récurrence du geste, porté par l'impérieuse nécessité qui imprègne sa pratique, l'artiste trouve l'apaisement.

Cette exploration de la répétition évoque celle des motifs présents dans les textiles africains qui inspirent par ailleurs son travail.

Elle fait le lien avec la prière répétitive qui la maintient dans un état méditatif.

« Créer c'est comme prier »

Imprégné de spiritualité, d'art sacré, de cultures traditionnelles africaines, le travail de Carine Mansan questionne les thématiques contemporaines en lien avec la quête identitaire, la transmission, la place de la femme.

S'ils invitent au recueillement et à l'introspection, ses « portraits d'âmes » inspirés de la Vierge Noire, « plus honnête que celle de la Vierge blanche et immaculée véhiculée par la tradition chrétienne », ont leur part de subversion. « La Vierge Noire n'est pas la femme idéalisée par la tradition catholique. Elle est plus proche de la réalité de toutes les femmes ».

Figure féministe, miroir inversé de la représentation patriarcale de la Vierge immaculée, « Elle est noire *et* belle ».

A l'image d'*Ethiopian* où s'incarnent la douleur originelle, la force de la résilience et la grâce de l'apaisement.

¹A rebours de « Je suis noire mais belle » selon la traduction latine de la Bible « nigra sum sed formosa », prédominante dans le monde chrétien mille cinq cents ans durant.

QUELQUE PART, SE SITUER
DANS LE MOUVEMENT
PRÉSENT.

À L'AUBE.

L'INSTANT CATALYSEUR
DE TOUTES LES VARIATIONS
DE L'ÂME ET
DE SES DÉSIRS.

JULIE DIABIRA



JOANA CHOUMALI, FULLY PRESENT, SÉRIE ALBA'HIAN, 2022. COURTESY DE L'ARTISTE. PHOTO : JOANA CHOUMALI.

« Le paysage est un tout,
il absorbe et contient les vies
qui le forment »

Telle l’onde de l’eau, de l’œuvre de Joana Choumali, *Fully present*, surgit l’apaisement et la conciliation.

L’artiste nous emmène sur un certain chemin, elle nous guide vers la confiance dans le fruit du regard, générateur d’espoir. Conducteur de l’imaginaire qu’il reste à s’inventer.

Le travail de l’artiste ivoirienne est un secours, par le recours à la reconstitution d’images devenant fondatrices d’un nouvel ordre sensible. Le territoire de l’intime, le soi au dedans, évoluant par-delà les routes empruntées. Les sentiments inspirés par le voyage physique sont replacés par dessus, en évidences. De sorte que la réalité devient le support du rêve qu’elle a fait et que lui seul doit être rendu visible. Ce n’est qu’une impression qui pourtant a le pouvoir de magnifier l’expérience.

Depuis sa série très remarquée *Ça va aller*, réalisée à Bassam à partir de 2016, Joana Choumali poursuit son chemin vers les lumières du jour qui vient. Elle s’engage dans une résistance silencieuse, dans la révolte introvertie. Elle crée des œuvres à haute valeur intérieure. Il s’agit de tenir, de ne pas arrêter sa quête, de coopérer avec sa nature et ses perceptions qui font face à la désolation, comme celle qu’a produit l’attentat de Bassam sur le territoire de son insouciance, sur ses souvenirs des temps d’enfance. Face aussi au deuil, à la perte, à l’inquiétante marche du monde que l’on partage, il y a nécessité à transformer pour soi l’insoutenable en promesse de renouveau.

Alba’hian vient de *albarion* en Agni, qui signifie les premières lumières du jour. Cette série de toiles imprimées de photographies de paysages prises au lever du soleil, façonnées de tissus et de broderies, prolonge le mouvement engagé par l’artiste vers des réalisations empreintes d’une force alliant, prise de recul, soin, thérapie, survie et action dans le geste de recreation. C’est par là, une reconquête de la réalité. En prise avec elle, les projections intérieures se font écho manifeste d’une pensée qui transcende la fatalité.

LA CAPTURE MIRACULEUSE

Dans ses pérégrinations de l’aube, ici avec *Fully Present*, elle arrête le temps, le prend, saisit la personne sur l’instant, en aparté et lui fait place. Cette quiétude impériale, la passivité digne, la pose qui transpire la force tranquille. Face à la montagne endormie, aux claires heures du point du jour, les variations inattendues figent la scène d’une enveloppante sérénité devant un sommet à atteindre. La figure mi-humaine, mi-fantastique, corps-icône immense étendu solidement devant la vie minuscule et la nature magistrale semble veiller sur le lointain.

L’œuvre propose une vue, une contemplation, un cadre au repos. Méditer sur ce qui est, l’accepter sans se limiter dans le pouvoir créateur. Ce panorama, portrait de présence est un retour possible sur les heures primales, du temps où tout peut advenir.

La broderie fait lien, Joana Choumali emploie la couture, le rapiècement, point à point, elle opère une réparation, une chirurgie iconographique. Elle donne ainsi un visage à ce qu’elle a perçu de l’écho de son parcours, de sa rencontre au petit matin avec les gens à la ville, au pays, au quotidien anonyme qui va avec entrain faire son devoir de vivre. L’œuvre est mise en relief par ornement. Ces symboles de faste, atours portés à la vue de tous, honorent les membres d’une célébration et agissent également comme signes distinctifs individuels. Le motif marque à la fois la singularité et l’appartenance, l’unicité entre le groupe et l’intime choix de la valeur esthétique. Du présent à l’attention. Si Joana Choumali rend hommage dans ses œuvres à l’histoire et aux mythes issus de la culture de son pays, chacun peut s’y rattacher par ces forces symboliques régissant l’inconscient collectif.

DANS L’ARCHIPEL DES LANGAGES, IL Y A L’IMAGE

L’artiste d’abord photographe en a pleinement conscience. Métamorphosant ce qui passe par les yeux, elle donne naissance à une histoire, aux sources du réel et de ce qu’elle ressent, avec la nécessaire volonté d’enchantement. Elle saisit, et poursuit la transformation profonde, le déplacement des corps, elle ne capte pas elle emprunte et remodèle. Le choix du format carré, fenêtre, historicité du médium photographique, le dévoilement, l’instantané, c’est son métier premier, l’artisanat de l’image, la reproduction, fixer le monde avec un appareil, entre science, technique et superstition. De ces mêmes mécanismes, elle propose une version éclore de l’image, un tirage qui vivra, qui sera déployé. Tous les récits peuvent se retrouver et former ensemble un projet de renaissance. Ses œuvres racontent, par fragments ou citations, les fondations du passé, avec la langue d’aujourd’hui traduite pour tous les regards.

NOS UTOPIES VIVANTES

Le paysage est un tout, il absorbe et contient les vies qui le forment. Chaque mouvement terrestre, chaque évènement s’y colle et s’imprime en lui. À bien y regarder, il nous marque aussi, il définit la trajectoire du marcheur, le rythme de l’habitant, l’ardeur du travailleur, la douceur du rêveur. Il faut vivre le paysage, le traverser ne suffit pas. Le vivre s’entend dans la démarche de Joana Choumali comme une nécessité à s’arrêter, à repasser, à scruter, à démarquer les zones, et à en comprendre leurs constructions. Elle projette sur une scène de vie d’autres évolutions au récit, d’autres versions. La voix narrative peut prendre parfois des libertés sur le scénario d’origine et cela créé tout à coup une autre histoire avec les mêmes images.

À force de tentatives pour s’adapter de part et d’autre à son environnement, Joana Choumali a finalement créé des images du monde dans lesquelles elle se sent en paix, qui lui permettent une réconciliation. Il y a un nous, fondé par les strates d’un passé, d’une vision, d’une présence, c’est une force collective. La solitude aux abords d’une vallée, invite à reconsidérer des travers temporels. Pourtant dans ce moment présent, dans l’instant où l’on respire, sans se soucier du lendemain, le temps semble miraculeusement nous soutenir. Cette interstice l’artiste la crée.

Fully Present pourrait apparaître comme la vision souveraine du renouvellement d’une trajectoire entravée par le passé. La complète présence, c’est le calme qui repeuple les zones incertaines, et fait œuvre de transmutation. Elle dit le rêve, elle dit le pouvoir des images sur l’espoir évanoui, la conviction de faire aller le bien quoi qu’il en soit. La scène telle une uchronie, sert de carte à déjouer les réalismes crus. Elle offre la possibilité de renouveler l’empreinte intérieure des mondes naissants. À semer le vent des soulèvements, avec l’onirisme doux de la diversion.

PEINDRE L'ATTACHEMENT

JULIE DIABIRA

« Rachel Marsil peint des caractères
esthétiques, par empiècement »



RACHEL MARSIL, MARKET FANCY, 2020. COURTESY DE L'ARTISTE.



RACHEL MARSIL, JOUR DE MARCHÉ, 2020. COURTESY DE L'ARTISTE.

I

Rachel Marsil est une artiste peintre et designer textile, sa démarche est pluri cardinale, elle adopte les pratiques que lui inspirent ces moments où elle se plonge dans son histoire et ressent ce besoin de dialogue avec l'autre part d'elle-même. Libre de créer son propre langage, de traverser les frontières, même de les habiter.

De la source, une image, un souvenir, elle opère une recomposition par étalement, par déploiement, pour finalement revenir à une forme qui, d'une taille imposante, est pourtant concentrée, minimalisée. De sa peinture émane une sorte d'essence d'une expérience rêvée ou réalisée. Elle élabore une voie d'exploration des formes, utilisant les signes, les symboles, les techniques pour sublimer sa réalité.

Imaginaires tentaculaires dans un bain de délicatesse.

Son travail questionne activement l'appartenance et l'identité qui n'est pas donnée, sur fond de quête d'un héritage, de l'oubli et de la reconquête de ses origines. Le pays est loin, on y retourne lorsque le désir, le manque, ou la nostalgie ressurgissent. Mais il n'est pas le quotidien. Et c'est pour cela que se rappellent à elle des instants des plus ordinaires, comme aller au marché, prendre la moto avec son oncle ou simplement rester assise en famille dans le grand salon.

C'est de vivre ensemble jour après jour qui pour elle constitue le socle, l'habitude, la sécurité et la construction collective. Cette base doit pourtant se créer, se projeter et s'affirmer dans la mobilité, dans le mouvement physique, les déplacements. Par liens, par juxtaposition des effets sur soi, par choix de préférences, par la recherche constante de moyens d'expressions qui réconcilient, qui pardonnent, qui consolent, elle y parvient.

Se découvrir un pays où l'on revient au monde, réinventer, chercher la part d'exotisme de soi. Qu'un seul présent. Ce présent-passé est possiblement ravivé par la création, et habitera le monde connu ; désormais il sera fixé. Du paysage aux objets, dans le chatoyant des images devenant icônes pour la part d'enfance résistante. Des lignes courbes, étirées, par-delà un réel, éclot un univers doux. C'est avec le réconfort du feu que le foyer est retrouvé.

II

Jour de marché est une grande toile qui s'ouvre sur la couleur, s'en suit le dévoilement d'une pose légère et bien attentive. La figure représentée a la peau foncée, des masses tout autour, on reconnaît une moto où le personnage repose tranquillement, attendant peut-être, ou bien bercé par les sons environnants.

L'évanescence d'un instant simple, trouve ici une matérialisation hors du temps et nous revient en présence. Le non-événement est fixé.

Le choix de Rachel Marsil, à porter un souvenir en peinture s'apparente à un acte spontané dans le geste de se saisir, et travaillé à la fois en lui insufflant ses intentions, ce qui confère à l'œuvre une dimension

sacrée de l'intime. Une forme de pudeur s'en dégage, puisque rien n'est révélé dans ses détails, tous les éléments s'articulent ensemble dans la douceur. Aucun bruit, pas de mouvement, seule l'oscillation du temps, celui passé à peindre, ou celui à rêver de cette peinture. Juste le temps entre la mise en place scénique et l'image révélée. Cette image proche du procédé photographique de studio, qui marque l'iconographie africaine des indépendances et au-delà : la pose, le cadrage, les objets s'y mêlant comme des accessoires narratifs.

L'objet mémoriel pénètre l'œuvre, scène oubliée et retrouvée par la force d'un cliché ressurgi dont l'artiste s'est probablement inspiré pour recomposer le vivant passé. La source est aussi la puissance autonome pour construire un récit nouveau. De son intime vérité, vécue, se crée irrémédiablement la représentation du fantasme et de la réminiscence, projections en synchronicité. Les paysages sont transposés, elle travaille ce renversement dans la tentative de recomposer son passé, de le modeler au rythme de ses manques, des absences et de la distance.

Quel est cet objet, quel est ce sujet ? *Jour de marché*, est une scène de la vie quotidienne, où le déroulement et l'évidence parfaite du jour qui se vit, se sont produits. Sans géographie particulière, c'est le jour du dehors et du foyer heureux, le point de départ de tout rassemblement familial. C'était ce quelque part, là-bas.

La toile est exigeante, elle demande de la concentration pour démêler les plans et les relations entre les formes et les tons. La végétation, onduyante, stylisée, presque décorative donne la perspective d'un extérieur calfeutré. On distingue pourtant un étalage animé par un autre personnage dont on ne perçoit que la main activée à replacer les choses disposées par catégories chromiques. Les figures ont les contours tracés apparents. Les limites sont déterminées par leurs couleurs, les aplats étirés, les masses. Les éléments formels semblent s'adjoindre les uns aux autres, comme un dispositif écran, comme un motif qui change selon qu'il soit porté ou étendu, suspendu ou flottant au grès des mouvements qu'il subit.

Rachel Marsil peint des caractères esthétiques, par empiècement. Fugacité délicate, en même temps que de s'attarder sur l'harmonie d'un tout, comprenant des parties qui se côtoient pacifiquement. Le cadrage choisi, la composition resserrée, tout se joute, comme pour tramer, relier, assembler solidement.

Ce sentiment de sécurité intérieure, de paisible surpris, est ressenti dans les ombres chaudes, dans les plis nuancés, dans les teintes affirmées. L'acide-sucré de l'émotion ravivée par le sentiment de rejouer ce qui est perdu. Voile tenture qui vient s'imposer sur ce qu'est l'être au monde, sans cesse réactualisé, dans la recherche de ses attachements. Savoir, ou croire, peut-être suffit-il d'inventer, ce qui serait un peu des deux.

L'ART COMME THÉRAPIE

GEORGINA MAXIM ET TULI MEKONDJO

VALÉRIE BEHIERY



GEORGINA MAXIM, ANE MWEYA WEMADZINZA (SHE HAS A FAMILY CURSE), 2020.
COURTESY DE L'ARTISTE. PHOTO : OLIVIA BOTHA.



TULI MEKONDJO, DÉTAIL DE OIHANANGOLO I (WHITE THINGS I), 2020. COLLECTION PRIVÉE, BORDEAUX. COURTESY DE L'ARTISTE ET GUNS & RAIN, JOHANNESBOURG.

« Les oeuvres de Tuli Mekondjo possèdent une esthétique transnationale et transchronologique »



TULI MEKONDJO, AFROTEKISMO, 2017. VIDÉO PERFORMANCE RÉALISÉE PAR VILHO NUUMBALA. COURTESY DE L'ARTISTE ET GUNS & RAIN, JOHANNESBOURG.

« L'origine du travail de Georgina Maxim révèle une puissance visuelle, texturale, émotionnelle et sensorielle »

Georgina Maxim a grandi à Harare au Zimbabwe, où elle vit toujours. L'artiste, nommée en 2018 pour le prix Henrike Grohs par l'Institut Goethe d'Abidjan, a entièrement consacré sa vie aux arts, ce qui comprend non seulement la création et l'exposition de ses œuvres à travers le monde, mais aussi l'enseignement et la conservation. Elle est, par exemple, la co-fondatrice du collectif Village Unhu à Harare qui propose aux artistes, des studios, des programmes de résidences, des ateliers et des expositions. L'intention de ce collectif est d'encourager, de consolider et de promouvoir la communauté des artistes contemporains zimbabwéens.

Georgina Maxim est une artiste textile. Ses sculptures matérielles consistent en des vêtements déjà portés qu'elle déconstruit, reconstruit et modifie complètement grâce à différentes méthodes de couture à la main méticuleuses et colorées, dont font partie la broderie, le tissage et le crochet. C'est le chagrin causé par le décès de sa grand-mère qui a inspiré le choix du médium et son style unique. Hériter des vêtements de son aïeule et les transformer chronologiquement, littéralement et métaphoriquement, a constitué pour elle un moyen de remédier à son chagrin. Cette origine évoque aussi de manière distincte la centralité du genre, des droits des femmes, de la mémoire et de l'identité dans sa pratique.

La forme d'art textile de Georgina Maxim nécessite des heures et souvent des mois de travail et l'on peut aisément imaginer la façon dont elle est également née de la patience et d'une existence vécue dans la conscience continue de « l'ici et maintenant ». La puissance visuelle, texturale, émotionnelle et sensorielle de son travail est clairement visible dans *Ane mweya wemadzinza* (Elle a une malédiction familiale) exposée ici.

L'artiste a répété à plusieurs reprises qu'elle expérimente la guérison par des points de suture qu'elle définit comme exprimant des rires, des cicatrices ou simplement la couture. Cette dernière que j'interprète à la fois comme un symbole de présence et d'action. Bien qu'asymétrique sur le plan de la composition, *Ane mweya wemadzinza* dégage un sentiment de plénitude et d'unité qui exprime efficacement l'aspect thérapeutique de l'art pour ses créateurs et les spectateurs.

Les liens entre l'art et la guérison, la mémoire et l'identité, sont tout aussi fondamentaux dans le travail de Tuli Mekondjo, artiste namibienne qui vit et travaille à Windhoek. Elle a grandi en exil, dans un camp de réfugiés en Angola pendant la longue guerre d'indépendance de la Namibie (1966-1990). Lorsque Tuli Mekondjo est revenue dans son pays natal, encore jeune fille en 1990, elle a souvent été maltraitée et considérée comme une étrangère. Ces éléments de son passé personnel et généalogique expliquent pourquoi et comment les traumatismes personnels et intergénérationnels, ainsi que leur guérison, ont nourri à la fois les projets et les contenus liés à sa pratique, que ce soit dans ses peintures multimédias inventives ou dans sa maîtrise de la performance.

L'histoire culturelle et politique constitue également des éléments clés de l'œuvre de l'artiste. La lutte pour l'indépendance de la Namibie ainsi que son ancienne colonisation sud-africaine, allemande et néerlandaise ont conduit à l'affaiblissement et à l'effacement de l'identité namibienne. Une identité que Tuli Mekondjo a cherché à découvrir, récupérer et représenter à l'aide d'archives photographiques. Elle peut ainsi réconcilier son histoire familiale et sa généalogie avec l'identité de son pays, passé, présent et futur. C'est particulièrement le cas dans ses peintures sur toile qui peuvent inclure de la photographie, de la broderie, de la résine et du *mahangu*.

Fait intéressant, tout comme Georgina Maxim, la grand-mère de Tuli Mekondjo a joué un rôle dans son développement en tant qu'artiste. Elle a en effet souvent déclaré que son intérêt pour l'art et plus généralement la visualité, est né en observant les mains ridées de sa grand-mère. Ses œuvres possèdent souvent une dimension monochrome brune dans laquelle apparaît une myriade de symboles. Elles font, par exemple, souvent intervenir des plantes, des personnes et des membres de sa famille, révélant alors comment l'imagination, la nature, l'histoire personnelle et collective s'entrecroisent. Le spectateur n'a pas besoin de connaître la signification exacte des symboles qu'elle utilise, la plupart d'entre eux étant mondialement reconnaissables, pour les apprécier ; le fait est que les œuvres de Tuli Mekondjo possèdent une esthétique transnationale et transchronologique dont la visualité et l'aspect narratif attire le public, sans réserve.

LE POUVOIR DE LA PERFORMANCE

MYRIAM MIHINDOU ET ENAM GBEWONYO

VALÉRIE BEHIERY



ENAM GBEWONYO, DÉTAIL DE THE OCULUS/ THE THIRD EYE, 2019.
COURTESY MTART AGENCY - ANCIEN AGENT DE ENAM GBEWONYO. PHOTO : JENNIFER MOYES.

Myriam Mihindou est une artiste franco-gabonaise qui a grandi au Gabon et en France où elle vit et travaille. Ses nombreux voyages dans une multitude de pays et le temps qu'elle y a passé constituent une partie essentielle de sa trajectoire de vie. Son art, qu'il s'agisse de sculpture, de photographie, de broderie, de vidéo ou de performance est ainsi nourri, non seulement de son biculturalisme et d'expériences blessantes liées au racisme et à la misogynie, mais aussi de ses voyages et des cultures égyptienne, marocaine, ougandaise, hawaïenne et réunionnaise.

Le travail de Myriam Mihindou est en effet multiforme ; la marginalisation raciste à laquelle elle a dû faire face à l'école des beaux-arts en France et qui l'a impactée psychologiquement, l'a amenée à travailler à l'aide de médiums non traditionnels ainsi qu'à utiliser la création artistique pour aborder des questions universelles liée à l'existence.

L'artiste associe sa recherche de guérison, de transformation de soi et d'accès à l'intériorité au chamanisme, un domaine qui l'intéresse particulièrement. Ceci apparait de façon très claire dans sa vidéo *La Robe Envolée*, qui traite du racisme et du désir d'atteindre une conscience éveillée. Le film ne montre que les jambes de Myriam Mihindou, en mouvement, comme une expression somatique et chorégraphique de ses paroles adressées aux spectateurs.

« La pratique artistique de Myriam Mihindou repose principalement sur la mémoire de la peau »

Les collants de couleur claire qu'elle passe la vidéo à arracher, reflète explicitement sa réflexion autour de l'histoire de la centralité de la couleur de la peau, apparente dans les traitements infligés aux individus et aux communautés considérés comme minoritaires et étrangères ; ainsi que dans la façon dont cette « torture » a affecté, non seulement la représentation Euro-Américaine, mais aussi le développement de sa propre identité. Myriam Mihindou précise que sa pratique artistique repose principalement sur la mémoire de la peau qu'elle compare à un voile.

L'éloquente performance vidéo aborde ensuite la notion du corps comme simple porteur de l'âme et de la façon dont la psyché humaine est un corps mental. La deuxième partie de *La Robe Envolée* décrit comment les mythes permettent de renaître. Cependant, Myriam Mihindou utilise ici la métaphore de la chrysalide, demandant aux spectateurs ce qu'elle peut faire pour devenir papillon, symbole d'un soi réel et libre. *La Robe Envolée* est une œuvre si émouvante et profonde que je vous invite à la regarder pour apprécier le savoir et la pensée de Myriam Mihindou.

Enam Gbewonyo est une artiste multimédia et performeuse d'origine ghanéenne dont le travail questionne et exprime le racisme occidental et ses effets néfastes profonds. Elle a travaillé dans l'industrie textile aux États-Unis avant de s'installer en Angleterre, où elle devient artiste et fonde le collectif Black British Artist (BBFA). Lorsqu'elle comprend l'importance et la symbolique magique du tissage dans sa communauté au Ghana, elle réalise que le textile fait partie intégrante de son identité culturelle.

Ses principaux médiums sont les collants de couleur chair qui, comme elle l'a déclaré à plusieurs reprises, rendent les femmes noires invisibles, les ostracisent et les dévalorisent, affectant négativement leur identité, leur confiance en elles et leur rôle dans la société.

Ses œuvres sont généralement créées lors de performances durant lesquelles le corps d'Enam Gbewonyo est très visible, ce qui rend son discours sur la dimension xénophobe de ce qui caractérise la couleur de peau normative plus que manifeste et plus puissant. Son travail évoque aussi clairement le processus de guérison et le pouvoir d'action des individus et des communautés racialement minorisés, tout en offrant une forme alternative de beauté aux spectateurs non-noirs. Ses performances posent ainsi les questions liées au genre et intègrent le sensoriel et l'actif dans l'art. *Invisibility Cloak*, créée comme une performance utilisant des collants blancs usagés et cousus à la main, exprime son intention dans le titre. Ces bas en nylon rendent explicitement les corps non-blancs invisibles et effacés.

« Les performances d'Enam Gbewonyo posent des questions liées au genre et intègrent le sensoriel et l'actif dans l'art »

L'autre œuvre exposée, de plus grande taille et intitulée *The Oculus/ The Third Eye*, révèle l'aspect chorégraphique de la pratique artistique d'Enam Gbewonyo. La taille de la pièce évoque la constriction et la servitude des femmes noires vivant dans les sociétés occidentales. Il semble pourtant que le symbole de l'oculus et le titre proposent une porte de sortie, tout comme la performance de l'artiste. Enam Gbewonyo réalise également des œuvres en enveloppant des collants autour de cadres en bois pouvant être accrochés au mur. Son travail puissant et profond parvient à transformer les collants du quotidien en artefacts pleinement expressifs.



MYRIAM MIHINDOU, LA ROBE ENVOLÉE, 2008. IMAGES TIRÉES DE LA VIDÉO. COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE MAÏA MULLER, PARIS. PHOTO : ADAGP, PARIS, 2020.



MÉMOIRES INCANDESCENTES

VÉRONIQUE TADJO



« L’art de Valérie Oka et de Lafalaise Dion pioche dans la terre fertile du temps pour enexcaver les richesses »

PAGES 30 ET 32

LAFALAISE DION, ZLAN, 2020. IMAGES TIRÉES DU FILM.
DIRECTION ARTISTIQUE : LAFALAISE DION FILM RÉALISÉ
PAR CHRISTIAN GOUE ET YANN LOÏC KIEFFOLOH.
COURTESY DE LAFALAISE DION, CARTIERSUD,
OVS ENTERTAINMENT (ABIDJAN).
COPYRIGHT IMAGES: LAFALAISE DION

PAGE 33

VALÉRIE OKA, SÉRIE HÉRITAGE #3, 2018-2019.
COURTESY DE L’ARTISTE.

La mémoire, facette invisible de notre vie. Intangible, fluide, elle façonne pourtant nos jours, tapisse notre âme des rêves de nos ancêtres et des récits qui ont traversé les siècles de bouche en bouche. Jusqu’à s’évanouir au contact de la lumière. Où sont nos espoirs d’antan, nos joies, nos croyances, nos forces ? Envolés à tire-d’aile, refoulés loin dans nos esprits et nos corps — enfoncés telles des épines dans l’épaisseur de notre chair, réveillés sous nos paupières closes dans un moment de grand silence.

La mémoire que nos mères et nos pères ont bâtie est moulée comme de l’argile gluante. Elle coule dans nos veines, le sang traçant les promesses de notre destinée. C’est avec notre mémoire que nous dansons, marchons, avançons. Socle qui nous fait tenir fermement sur nos jambes. Couronne qui nous honore. Épaisseur du passé qui emprisonne ou libère. Sans mémoire, je ne suis plus rien. Nous apprenons à vivre avec elle. Nous apprenons à la déterrer en creusant à mains nues. Quelle soit triste ou heureuse.

L’art de Valérie Oka et de Lafalaise Dion pioche dans la terre fertile du temps pour en excaver les richesses. Le lien entre les deux artistes est indéniable, l’une explorant la profondeur de notre âme, de notre inconscient, l’autre réinterprétant le passé en parant le corps de ses plus beaux atouts. Deux imaginaires foisonnants.

Qu’est-ce qu’un cauri ? Un petit coquillage que l’on trouve sur les plages. C’était aussi une monnaie d’échange utilisée dans les grands empires ouest-africains. Objet à la fois sacré et précieux, il ouvre les mystères de l’au-delà. Entre les doigts agiles de Lafalaise Dion, la valeur se donne en héritage. Voici mon diamant, voici mon or, voici mes cauris.



Qu’est-ce que l’art africain ? Les masques et les figurines de Valérie Oka semblent remonter à la surface d’une mer aux profondeurs insondables. Ces objets sacrés s’y sont-ils noyés pendant une éternité ? Et voilà qu’ils réapparaissent mêlés à la modernité. Incarnation miraculeuse ou mirage, mais toujours trésor. Celui de notre spiritualité, de notre force, de notre devenir.

Non, les assauts répétés de l’esclavage et de la colonisation, la rencontre brutale avec le modernisme et la mondialisation, ne sont pas parvenus à tout dévorer, à tout saccager. Ne sont pas arrivés à tout effacer, à tout nier, à tout détruire. La résilience de notre univers et l’étendue de notre foi ont fait de nous des roseaux dans la tempête. Nous ne cassons pas. Malgré les bourrasques du vent mauvais et les intempéries de la vie. Cendres qui ne s’éteignent pas mais continuent à rougeoyer sous le ciel de nuits immenses. L’espoir nous habite en sourdine, trop souvent difficile à débusquer. Mais tête quand même, lourd de siècles guerriers. Malgré les injonctions, les remontrances, les négations, le mépris, les menaces et la détestation, nos espoirs courent sur l’eau.

Deux femmes, deux artistes puissantes, donc. L’une habillant l’âme et le corps pour traverser la vie au galop. Comme en chantant, Viens, n’aie pas peur de ton ombre, ne crains pas ton visage. Il est beau. L’autre brisant l’oubli pour faire revivre l’éclat du souvenir. C’est à ce rendez-vous que les artistes nous convient. Ce sont des offrandes qu’elles déposent sur l’autel de nos interrogations. Comment ne pas écouter leurs mémoires incandescentes ?

L’art de Lafalaise Dion et de Valérie Oka nous invite à un très long voyage. À l’intérieur de leurs bagages, des créations d’une noblesse

qui n’a pas d’âge traversant les flots jusqu’aux territoires encore inconnus du futur. Demain s’inscrit sur la carte de nos aspirations actuelles mêlées à nos désirs de conquête et de reconquête. Mettre fin à tous les impossibles qui nous ont barré la route pendant une éternité.

Leur art n’est pas un retour pour la énième fois dans le royaume du passé non révolu. Point de recueillement non plus sur le tombeau vivant de nos rites ancestraux. Il s’agit plutôt d’un questionnement jusqu’au bout de l’essoufflement. D’une volonté de ré-imaginer la vie sous toutes ses coutures, là où les pas se sont arrêtés net. Leur art est intuition, tâtonnements, dialogue, élan et imagination. Un grand bond au-dessus des idées préconçues et des stéréotypes sur ce qui est moderne, neuf, original. Montrer que tout est dans l’œil, dans la vision du monde, dans la générosité qui nous pousse à aller vers les autres sans arrière-pensées. Creuser aussi profondément que possible, creuser encore. Aller au centre de la terre pour en goûter la sève.

Les deux créatrices ne sont pas tricoteuses d’illusions, elles sont engagées dans la recherche profonde d’une autre manière de dire et d’être. Dans un langage renouvelé, elles labourent des champs non balisés pour nous aider à renaître tous ensemble. Le regard aiguisé, l’émotion à fleur de peau, la pensée aux aguets. Une formidable capacité à se réapproprier l’Histoire et à l’écrire sous un autre angle. Et c’est là que les œuvres de ces artistes-femmes prennent leur double dimension politique et révolutionnaire. Rêver une Afrique souveraine, forte de ses cultures plurielles et de sa capacité d’innovation.

LE PASSÉ ACCUEILLE LE PRÉSENT

D'APRÈS LE TEXTE BIOGRAPHIQUE DU CATALOGUE
GOSETTE LUBONDO, ED. DE L'ŒIL.

PIERRE DAUBERT



GOSETTE LUBONDO, IMAGINARY TRIP II, 2017. © MUSÉE DU QUAI BRANLY – JACQUES CHIRAC,
DIST. RMN - GRAND PALAIS / IMAGE MUSÉE DU QUAI BRANLY – JACQUES CHIRAC.



« Elle explore la mémoire de lieux autrefois remarquables et dynamiques, mais aujourd'hui tombés en désuétude, voire abandonnés »

En dépit d'un héritage familial autour de la photographie, Gosette Lubondo n'a pas mûri dès son plus jeune âge le projet de devenir photographe.

Diplômée en 2014, en communication visuelle, elle présente son travail pour la première fois dans une exposition collective intitulée *Lady by Lady*, au Centre Wallonie-Bruxelles de Kinshasa, dans le cadre du KinArt Studio. Puis, en 2015, elle participe aux échanges animés par Simon Njami lors de la 10e édition des Rencontres de Bamako.

C'est en 2016 que l'artiste réalise la série qui la révélera. Dans la lignée de son premier travail sur les infrastructures de transport délabrées, elle investit un train désaffecté dans la gare de Kinshasa.

GOSETTE LUBONDO, *IMAGINARY TRIP II*, 2017.
© MUSÉE DU QUAI BRANLY – JACQUES CHIRAC,
DIST. RMN - GRAND PALAIS / IMAGE MUSÉE DU
QUAI BRANLY – JACQUES CHIRAC.

générations d'habitants du Bas-Congo et celle de leurs descendants. Gosette présente ce travail en novembre 2018 au musée du quai Branly, les œuvres rejoignant dès lors la collection du musée.

Avec *Imaginary Trip II*, à 26 ans à peine, Gosette assoit une identité artistique forte et cohérente. Elle explore la mémoire de lieux autrefois remarquables et dynamiques, mais aujourd'hui tombés en désuétude, voire abandonnés. Bien que délabrés, ils conservent une aura et semblent dotés d'une âme. Gosette a le don de la rendre visible. Dans les deux séries *Imaginary Trip*, elle le fait au moyen de mises en scène soignées, de reconstitutions où prennent place des personnages bien réels, contemporains, dont les poses évoquent la vie qui animait autrefois ces lieux. Grâce à la mise en scène vaporeuse des personnages, certaines œuvres ont une tonalité fantomatique. Dans la deuxième série apparaît même, discrètement, une dimension mystique. Dans les deux cas, pas de sur-démonstration, pas d'excès, l'artiste fait preuve de sérieux, de respect pour le lieu et d'humilité. Si elle pose elle-même dans ses œuvres, ce n'est pas pour se mettre en valeur. C'est d'abord parce qu'elle est la figurante la plus facile à mobiliser pour son long travail de mise en scène, et ensuite parce que l'implication personnelle de l'artiste accroît formidablement la puissance de la démarche.

Dans la première comme dans la deuxième série *Imaginary Trip*, la temporalité des scènes est parfois incertaine. Le passé accueille le présent, et on ne sait plus très bien qui, du lieu ou de ses visiteurs contemporains, est le fantôme de l'autre. Suivant le vécu de chacun, l'exploration à laquelle nous convie Gosette ranime en nous des souvenirs personnels et interroge notre propre rapport au passé. Ces voyages imaginaires sont en définitive une invitation à notre propre divagation dans le temps. Car l'intention de l'artiste est moins de nous imposer son scénario que de provoquer notre propre imagination. Et de fait, ces scènes peuvent évoquer en nous toutes sortes de souvenirs : un voyage, des souvenirs d'internat, des moments de solitude, de mélancolie, ou tout simplement la nostalgie de ce qui n'est plus.

C'est dans le cadre de l'exposition *Virtual Mobilities* en marge de la biennale de Kampala, fin 2016, qu'elle présente ce travail intitulé *Imaginary Trip*. C'est un succès. Sa carrière démarre.

En 2018, Gosette réalise la série *Imaginary Trip II*, pour laquelle elle reçoit le soutien du musée du quai Branly - Jacques Chirac. Elle investit cette fois une ancienne école créée en 1936 par une congrégation chrétienne dans l'actuel Kongo central, précisément l'école du village de Gombe Matadi. « L'École centrale », comme on l'appelait alors, avait vocation à centraliser les collégiens issus des écoles rurales de la région. Son immense internat a accueilli jusqu'à 500 élèves, mais elle n'a pas survécu à la politique de zairianisation voulue par le président Mobutu dans les années 1970. Il reste que l'École centrale a profondément marqué la trajectoire personnelle de plusieurs



ACTIVER DES HISTOIRES ET DES MONDES NOUVEAUX

LES INSTALLATIONS DE NA CHAINKUA REINDORF

CÉLINE SEROR



« J’aime transformer les espaces pour que le public ait le sentiment de faire partie de quelque chose, d’en être une composante »

Ne soyez pas éconduits par le minimalisme apparent des œuvres de l’artiste ghanéenne Na Chainkua Reindorf. Son travail incorpore en réalité une multitude de médiums (perles, textile, cauris, peinture, broderie, ...) et de lectures possibles qui autorisent à chacun une interprétation propre de ses installations épurées. Depuis New York où elle réside et travaille, l’artiste s’investit à partager l’essence d’un héritage culturel qu’elle porte en elle ; celui du Ghana et des traditions d’Afrique de l’Ouest. Quelques jours avant l’ouverture de l’exposition *Memoria : récits d’une autre Histoire* à Abidjan, Na Chainkua Reindorf s’exprime sur son approche artistique et ses sources d’inspiration.

Pouvez-vous nous parler de ce qui caractérise votre travail et notamment du fil conducteur qui inspire les récits dont vos œuvres sont les représentations ?

Mon approche est un peu différente de celle de la plupart des autres artistes, car ce qui m’intéresse, c’est l’idée de construire une histoire et un monde. J’aime partir de là pour travailler sur mes œuvres. Par exemple, *Bomi : Second Life* est née d’un personnage qui m’a été inspiré par le mythe des sociétés secrètes des mascarades d’Afrique de l’Ouest. Dans ces sociétés, chaque personnage a un comportement, une apparence et des caractéristiques très spécifiques qui lui sont propres, mais tous explorent aussi la notion de liberté et le pouvoir de devenir quelqu’un d’autre à travers l’art de la mascarade.



C’est ce qui m’intéresse : comment nous évoluons dans le monde et comment les mascarades peuvent nous permettre d’évoluer différemment, le pouvoir qu’elles ont de dissimuler notre identité et de nous autoriser à nous comporter autrement, parce que personne ne sait qui nous sommes. Le masque donne ainsi un sentiment de liberté à celui qui le porte. Lorsque vous portez un costume, la plupart des gens perçoivent [votre comportement] comme une performance. Vous pouvez vous permettre d’aller plus loin. C’est ce qui m’a donné envie d’emprunter cette nouvelle voie, d’explorer les mascarades et les costumes, et la façon dont ils peuvent influencer nos comportements, nos interactions avec les autres, et la liberté qu’ils nous donnent de devenir quelqu’un d’autre ou de découvrir de nouvelles manières d’être.

Bomi : Second Life est l’une des trois œuvres que vous présentez à Abidjan. Là encore, la référence aux mascarades est manifeste, mais cette œuvre revêt une dimension historique particulièrement forte. Comment avez-vous travaillé sur cette installation ?

Bomi : Second Life est dans une certaine mesure liée à son contexte de production, parce qu’elle a été créée spécialement pour l’exposition de Bordeaux et que je me suis plongée dans l’histoire de cette ville pour y travailler. Pendant mes recherches, j’ai redécouvert le terme mascaron¹ et j’ai réalisé qu’il était très proche phonétiquement de « masque » et de l’idée de visage. J’ai eu envie de croiser ces deux concepts et de voir comment je pourrais faire dialoguer l’histoire de la mascarade en Afrique de l’Ouest et en Afrique centrale et l’histoire du mascaron en France.

J’ai aussi beaucoup réfléchi à l’idée de liberté en tant qu’exact opposé du concept d’esclavage, qui lie l’Afrique à la France du fait de l’histoire de Bordeaux dans la traite négrière. Certains [mascarons] représentaient en effet des visages d’esclaves, faisant coexister les notions diamétralement opposées de liberté et d’asservissement. J’ai décidé d’utiliser mon propre visage pour cette œuvre, car le projet intègre une dimension personnelle. Ces personnages sont nés du désir d’être plus que ce que je pense être, de faire plus que ce que j’ai le courage de faire.

Au cours de mes recherches, j’ai aussi découvert l’histoire de ces femmes qui s’étaient jetées du navire sur lequel elles se trouvaient, qui avaient choisi de mourir plutôt que de vivre en esclaves. C’est à la fois extrêmement tragique et, dans le même temps, totalement compréhensible ; de deux maux, une vie de souffrance ou la mort, elles ont choisi le moindre. La radicalité de cet acte m’a marquée et j’ai essayé d’en imprégner mon propre travail.

Les matériaux blancs et vaporeux renvoient à la liberté, celle des nuages qui flottent dans le ciel, de l’écume des vagues, de la nature, de tout ce qui se meut sans aucune contrainte, qui est là où il doit être, simplement. J’ai utilisé des perles, des cauris et des filets en référence à ce qui vient de l’océan et au geste de ces femmes qui ont choisi de s’y jeter. J’ai souhaité suspendre l’œuvre au plafond plutôt que de la placer face au public pour que les visages semblent flotter. Tous ces visages en surplomb qui vous regardent vous rappellent les horreurs de l’esclavage, l’horreur des vies perdues.

J’aime transformer les espaces pour que le public ait le sentiment de faire partie de quelque chose, d’en être une composante. Le masque n’est rien tant que personne ne le porte. Il doit être activé par quelqu’un pour prendre son sens. J’ai beaucoup réfléchi à cette idée. Comment exposer des objets africains qui ont été saisis par la force [et présentés] hors de leur contexte ? Vous êtes supposé vous placer devant et les regarder, mais ce n’est pas comme ça qu’ils sont censés être compris. S’il faut que l’espace soit activé par un être humain, comment inviter mon public à faire partie de mon œuvre, à en faire quelque chose de plus que l’objet accroché là ? La présence de personnes autour de l’œuvre est une condition indispensable à son activation.

Memoria : récits d’une autre Histoire prend ses marques sur le continent africain avec une première étape à Abidjan ; qu’est-ce que cela signifie pour vous d’exposer en Côte d’Ivoire ?

J’ai exposé au Ghana, mais pas en Afrique de l’Ouest francophone. Si on réfléchit à l’histoire du colonialisme et à la façon dont les frontières des pays ont été tracées, nous sommes en réalité liés par la culture, la langue, le peuple et le sang. J’ai de la famille au Togo. Mon grand-père est togolais, donc mes liens vont au-delà des frontières de mon pays. Je suis très impatiente à l’idée de montrer mon travail dans un espace qui lui est destiné. Il a été créé dans cet objectif particulier, pour les spectateurs africains. Une grande partie de mes œuvres, en dehors du contexte de l’Afrique de l’Ouest et de la connaissance des mascarades, a besoin d’un minimum d’explications pour être compris. Dans la mesure où j’utilise beaucoup d’éléments familiers pour les gens qui ont grandi dans cette région, même s’il leur apparence est un peu différente, je pense que le concept sera mieux compris. La culture de la mascarade est très répandue en Côte d’Ivoire bien sûr, et je me suis inspirée des différentes communautés de mascarade du pays. C’est donc formidable pour moi de pouvoir présenter ce travail ici, de voir quelles réactions il suscitera et comment il sera perçu d’un tout autre point de vue.

¹ Mascaron désigne un ornement en forme de masque qui décore les façades.

PUISER DANS L'IMAGINAIRE POUR DES FUTURS POSSIBLES

INÈS FÈLIHO



JOSÈFA NTJAM, MÉLAS DE SATURNE, 2020. COURTESY DE JOSÈFA NTJAM ET SEAN HART.



SELLY RABY KANE, 2017. COURTESY DE L'ARTISTE.

Avec quatorze artistes originaires d'Afrique et de ses diasporas, l'exposition *Memoria : récits d'une autre histoire interrogée*, d'un point de vue féminin, la mémoire collective à travers plusieurs récits, réflexions et histoires en lien avec le continent. Elle contribue ainsi à remédier au constat de Koyo Kouoh qui, dans *Body talk : féminisme, sexualité et corps* soulignait : « Quelle que soit la qualité de la production artistique, quand l'on observe la représentation des femmes artistes à travers les générations et les mouvements, les femmes artistes ont toujours été sous-représentées ; et les femmes artistes noires ont été la minorité dans cette minorité.¹ » Exposer en Côte d'Ivoire, c'est enfin émettre le souffle des mouvements de décolonisation, et contribuer à dessiner les contours de nouveaux imaginaires, complexes et inclusifs.

Les nouveaux imaginaires sont précisément au cœur de la pratique artistique de Josèfa Ntjam, à travers différents médiums. Son œuvre oscille entre photographie, collage, vidéo, musique, sculpture, installation et lecture performée, inscrivant ses recherches dans une dynamique de déconstruction - reconstruction des sociétés africaines en s'appuyant sur le contre-récit et les narrations futuribles. Les œuvres protéiformes de Josèfa Ntjam créent des zones de dialogue atypiques et proposent une histoire subjective où s'entrecroisent des éléments de l'espace, des sciences naturelles, des récits et mythologies populaires. En agencant des fragments d'histoire, des outils numériques et des techniques hybrides, l'artiste interroge la mémoire collective en abordant surtout les questions d'identité et de territoire. Dans ses recherches, elle s'approprie les outils des nouvelles technologies pour matérialiser ses lectures et sa vision tout en proposant des alternatives. S'inspirant non seulement des traditions ancestrales mais aussi de réalités contemporaines, l'artiste visuelle nous propose une issue autre que la dissolution des liens humains.

Le film *Mêlas de Saturne*, met en scène ces éléments dans une réalité virtuelle où l'on perçoit un serpent déambulant dans un environnement sous-marin féérique avec en fond sonore, la voix et l'image de Josèfa Ntjam. Ses créations révèlent de nouveaux écosystèmes où la civilisation telle que nous la connaissons, fait place à un monde fantastique de futurs possibles qui, en filigrane, restent toutefois attachés à sa mémoire (valeur, croyance, savoir-faire ancestral...).

Grâce aux techniques du sample, de modélisation 3D et du collage, Josèfa Ntjam crée des univers parallèles à travers l'assemblage de flyers, d'images, de symboles, comme c'est le cas avec sa série *Water family*. En écho à l'hybridité des êtres vivants, l'artiste s'intéresse aux plantes et animaux qui vivent sous l'eau et dont l'antithèse n'empêche en rien la coexistence. « Ces plantes sous-marines vivent en collectivité tout en conservant une part d'individualité, ce qui me plaît beaucoup ² ». L'acuité de ses œuvres nous plonge dans une réalité virtuelle où cohabitent, en toute harmonie, des êtres différents et parfois divergents. Sa pratique attise notre curiosité, transcende la notion de possible et incite à aller vers l'inconnu, en vue d'explorer « L'immensité du monde des possibles ³ » et de remettre en cause certaines certitudes.

Avec l'écriture comme socle de ses créations, elle n'hésite pas à se référer à des figures artistiques et politiques qui ont œuvré dans les luttes émancipatrices, le féminisme, l'indépendance des peuples, et bien d'autres causes libératrices. Dans ses univers immersifs, Josèfa Ntjam a également recours à la performance, moyen pour elle

d'incarner l'écriture. Le musicien afro-américain Sun Ra, l'anthropologue et politique Sénégalais Cheik Anta Diop, l'écrivain congolais Sony Labou Tansi, sont, entre autres, des figures centrales et des sources d'inspiration pour la « nouvelle Afrique » ou les « Etats-Unis d'Afrique » que l'artiste nous suggère dans son travail.

Passionnée de science-fiction et de film d'horreur, Selly Raby Kane crée des univers polychromes en puisant, comme Josèfa Ntjam, dans son imaginaire pour nous raconter un Dakar fictif. Dans ses pièces, elle aborde les enjeux du continent à travers des histoires fictionnelles qui mettent en scène des personnages extraterrestres. Selly Raby Kane s'imprègne surtout de dissonances et d'éléments disparates de son environnement immédiat pour créer des contre-récits. En 2014, elle présentait le défilé de la collection *Alien Cartoon* où les mannequins mi-insectes mi-humains investissaient la gare ferroviaire de Dakar dans le cadre de la biennale de Dak'art.

Son œuvre se distingue par un mélange subtil de tradition-modernité et favorise la rencontre de disciplines artistiques dont la musique, les arts visuels et les nouvelles technologies. L'environnement, la science, l'architecture, le style vestimentaire du dakarois contemporain sont tant de réalités dont s'inspire l'artiste dans ses créations. Insectes, contes, mythologies sénégalaises et légendes urbaines trouvent aussi leur place dans cette narration futurible qu'incarne l'œuvre de Selly Raby Kane.

Dans *The Other Dakar*, l'artiste explore l'invisible et réinvente un monde fantastique et mystérieux en projetant Dakar dans un futur lointain. Ce film - tourné en 360° - raconte le voyage de Maguette Diop, une petite fille qui visite un Dakar fantastique, un univers merveilleux qui fusionne avec le surnaturel, le digital et la mode. Après la signature d'une sorte de parchemin, les portes d'un parcours initiatique s'ouvrent à elle. Personnages mythologiques, rencontre d'albinos, hôtels de nains, stands de grillades, bars et autres univers singuliers rythment son voyage jusqu'à destination finale. Crevettes géantes et objets flottant dans l'espace peuplent cette œuvre de Selly Raby Kane qui n'hésite pas à user d'extravagance dans la réalisation des costumes...L'artiste conçoit des formes rigides avec des tissus souples, tels que le Wax, à travers des découpages et des collages, et s'amuse à organiser des motifs en les déformant. Fluide mais dense, la singularité de cette œuvre se caractérise par son aisance à donner corps à son imaginaire. A travers cette réalité immersive, Selly Raby Kane reconnecte le monde urbain aux traditions ancestrales, mythologies et croyances, et présente Dakar comme une capitale authentique, forte d'une unicité inébranlable face aux bouleversements politico-culturels du monde contemporain.

¹ *Body Talk: Féminisme, sexualité et corps dans l'oeuvre de six artistes africaines*, Wiels 2015.

² Conversations avec Josèfa Ntjam. En ligne : <https://figurefigure.fr/media/pages/archives/january-2020/a1f8376224-1599751546/figurefigure23josefantjam.pdf>

³ Josèfa Ntjam, *Hilolombi #2 et si nos corps en forme de gouttes côtoyaient les étoiles*, 2021.

OSONS PLUS AVANT ! DESCENDONS LE RÉCIT DE NOTRE PRÉSENT !

OCÉANE KINHOUANDÉ



Penser Abidjan comme première destination après Bordeaux, une ville marquée par le commerce triangulaire, n'est pas anodin. Il s'agit ici d'une volonté d'inscrire l'exposition dans une démarche panafricaine en investissant les murs du Musée des Cultures Contemporaines Adama Toungara d'Abidjan, premier musée d'art contemporain de Côte d'Ivoire.

Alors que l'on assiste à une forte hausse du marché de l'art contemporain d'Afrique, on constate, pour reprendre les termes du commissaire Yacouba Konaté, qu'il « se développe quelque chose comme une mémoire fantôme de l'art contemporain africain qui tourne autour de l'Afrique mais n'arrive pas à se poser¹ ». Le cœur du marché de l'art contemporain d'Afrique se trouvant paradoxalement en Occident, l'exposition *Memoria : récit d'une autre Histoire* contribue à la structuration et à la consolidation d'un véritable écosystème artistique sur le continent africain.

Les deux tapisseries *Map #20.1*, *Map #31* et la vidéo *Assez de lamentos !* que Marie-Claire Messouma Manlanbien, artiste multidisciplinaire, présente dans la troisième partie de l'exposition nous interroge sur l'idée de redéfinition des frontières à la fois dans l'espace intime et dans l'espace public. Un questionnement qui se retrouve en filigrane tout au long du travail de l'artiste.

Ses *Maps* exposent des représentations d'espaces, des généalogies, des histoires à travers lesquelles nous agissons, réfléchissons, manifestons et face auxquelles nous sommes interpellés. À la manière d'un journal intime ou d'une encyclopédie, ces véritables cartes sont à la fois porteuses de mémoire, d'informations et d'imaginaires.

Marie-Claire Messouma Manlanbien compose ses tapisseries le plus souvent à l'aide de fibre de raphia, d'aluminium, de cheveux, de cuivre, de laiton ou encore de résine. On y trouve également des objets issus de la culture Akan appelés *Dja Yobwe - Objet du Dja*. Ces pierres revêtaient une forte importance sociale et rituelle dans la société Akan et permettaient de documenter et transmettre des récits historiques, des faits familiaux, des mythes ou encore des légendes. Retravaillés et réinventés par l'artiste, ces objets ancestraux sous des formes nouvelles et imaginaires, nous invitent à refuser la concession et à définir nous-même nos propres frontières. Ces *Maps* sont telles des cartographies à déchiffrer, des suggestions à reconfigurer, recomposer et réaménager.

« Celui qui défait le nœud connaît le secret du *dja* » : il s'agit ici d'une citation Akan chère aux yeux de l'artiste. Elle résume à la fois ses créations et son processus créatif. De par leur importance symbolique et royale, certaines de ces pierres étaient enfermées dans des paquets savamment noués rappelant ainsi l'intérêt et la curiosité nécessaires pour entrer en dialogue avec le travail de l'artiste. Un échange pourra alors naître avec les *Dja Yobwe* revisitées, faisant ici office d'indice guidant l'œil du visiteur à travers une enquête visuelle. A travers un masque Akan retravaillé, l'artiste se joue des notions de genre et des barrières culturelles. Le masque ; cet objet que l'on retrouve sur plusieurs de ses productions en plâtre ou résine ne ressemble à personne en particulier permettant ainsi à chacun de se reconnaître et de se sentir concerné par la proposition.

Créatrice de syncrétisme, Marie-Claire Messouma Manlanbien ouvre le champ des possibles en combinant, transférant et remixant des éléments de différentes cultures, et transcende ainsi époques, coutumes et traditions. En résultent des œuvres riches et plurielles, parfois anachroniques mais qui trouvent une cohérence nouvelle et permettent un dialogue riche de sens. À travers sa pratique, elle interroge également les relations humaines, des notions socio-culturelles ou encore des questions de société. Cette créolisation qui est une constante dans son travail fait écho à une certaine volonté de rassembler et d'unir.

À travers sa pratique photographique, Marie-Claire Manlanbien poursuit toujours la même recherche autour du textile. Les chaussons que porte l'artiste sur ces images prennent vie ou pour reprendre ses mots « *sont activées* » par la prise de vue. Cette action permet alors de les animer et d'entamer leurs récits. En utilisant la vêtue et l'éponge, objet ménager généralement attribué au genre féminin, elle questionne les notions de genre ainsi que l'absence d'égalité et de synergie entre ces derniers. En résulte un décalage humoristique mettant en lumière le ridicule de certaines injonctions sociales. Comme une invitation à enfiler nos chaussons et à refuser de marcher vers un chemin déjà tracé ou du moins à en questionner la destinée.

Enfin, apparaissant à l'écran en conteuse griotte dans la vidéo *Assez de lamentos !* l'artiste nous livre un monologue. Ici on est bien loin d'une prière où dans le silence du recueil, une demande, un souhait serait murmuré afin qu'un jour il se réalise. Sur des battements de tambour rappelant les prémices d'une guerre, Marie-Claire Messouma Manlanbien, fixe l'interlocuteur, se pare d'une vêtue et se met en action tout en nous intimant à oser, creuser et prévenir. À plusieurs reprises l'artiste scande « *Assez de lamentos ! Assez de lamentos ! Osons plus avant ! Descendons le récit de notre présent ! Poussons-le dans demain ! Creusons dans les souffrances que voici, pour prévenir celles qui vont paraître !*² ». Elle construit ce monologue comme une prophétie autoréalisatrice. La philosophe et commissaire d'exposition Nadia Yala Kisukidi énonce à ce propos : « la mort nourrit le vivant et cherche à combler les silences. C'est quelque chose qui se fait collectivement³ ». Bien que l'artiste soit seule dans la vidéo, c'est bien d'un cri de ralliement dont il s'agit. Tout en se préparant au combat, elle nous enjoint, nous aussi, à rejoindre la lutte.

¹ Citation extraite du reportage France 24 : exposition itinérante panafricaine mis en ligne sur YouTube le 3 janvier 2020.

² Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, éditions Gallimard, 1997.

³ Citation extraite d'une conférence donnée par Nadia Yala Kisukidi au Palais de Tokyo le 2 février 2022.



LES ARTISTES

-

Biographies

Joana Choumali

Joana Choumali (née en 1974) est une photographe ivoirienne. Elle vit et travaille à Abidjan. Elle a étudié les arts graphiques à Casablanca, au Maroc, puis a travaillé comme directrice artistique pour l’agence de publicité McCann-Erickson à Abidjan, avant de se lancer dans une carrière d’artiste indépendante. *Hââbrê, dernière génération* est l’une de ses séries photographiques les plus remarquées à l’internationale. Consacrée à la scarification, elle met en avant cette pratique sociale courante en Afrique de l’Ouest. En 2019, l’artiste remporte le prix Pictet pour sa série de photographies brodées intitulée *Ça va aller* (2016-19), commencée trois semaines à peine après l’attentat terroriste de Grand-Bassam du 13 Mars 2016 dans laquelle elle photographie les rues et le littoral meurtris de la cité balnéaire où, enfant, elle passait ses vacances. Pour l’exposition Memoria, elle crée une pièce unique : *Fully present*, scène de contemplation de la nature et du monde que l’artiste situe dans le département de Man.

LaFalaise Dion

LaFalaise Dion (née en 1990) de son vrai nom Dion Dewand Marcia Lafalaise, est une artiste ivoirienne basée à Abidjan dont le travail alterne entre design, performance et autres disciplines pour créer des univers et des pièces où se mêlent histoire, héritage et spiritualité. La pratique créative de Lafalaise Dion se situe à l’intersection de la mode et de la création plastique. En utilisant le cauri, son matériau de prédilection adopté par le peuple Dan - dont elle est originaire, et hissé au rang de véritable symbole, c’est sa propre histoire et celle du continent africain que l’artiste se réapproprie, convoquant par la même occasion, les divinités africaines qu’elle estime trop peu sollicitées dans les récits modernes. Au fil de son parcours et de ses œuvres, c’est en réalité une quête incessante de reconnexion avec l’héritage ancestral que l’artiste cherche à symboliser.

Enam Gbewonyo

Enam Gbewonyo (née en 1980) est une artiste et curatrice d’origine ghanéenne et britannique. Après avoir exercé pendant plusieurs années en tant que conseillère design dans l’industrie de la mode, elle se consacre à la création. Plasticienne et performeuse, elle appelle à une prise de conscience sur la condition des femmes noires. Son médium de prédilection, le collant “couleur chair”, est transformé tantôt en toile, tantôt en tissage. Cet élément banal de la garde-robe féminine européenne lui permet d’évoquer l’invisibilisation des femmes noires dans une société occidentale qui renie leur couleur de peau. En 2015, Enam Gbewonyo fonde le Black British Female Artist (bbfa), un collectif qui offre un soutien aux jeunes artistes émergentes afin de lutter pour un monde de l’art plus inclusif. L’artiste a déjà présenté son travail dans plusieurs galeries et institutions, telles que la galerie Tafeta à Londres ou l’Ashmolean Museum d’Oxford.

Gosette Lubondo

Gosette Lubondo (née en 1993) est immergée dès l’enfance dans la photographe. En 2014, elle sort diplômée en communication visuelle de l’Académie des beaux-arts de Kinshasa. À travers des mises en scène, la photographe cherche à raviver la mémoire de lieux abandonnés, souvent révélateurs d’une histoire politique coloniale et postcoloniale plus globale. En interrogeant ces espaces, Gosette Lubondo questionne la place de la mémoire et du souvenir dans la construction de la société congolaise actuelle. Elle participe à sa première exposition *Lady by Lady*, organisée par le Centre Wallonie- Bruxelles en partenariat avec le KinArtStudio, à Kinshasa, en 2014. En 2017, elle est lauréate des Résidences photographiques du musée du quai Branly- Jacques Chirac. Son travail a notamment été exposé à la Biennale de Kampala, à la Biennale de Lubumbashi, aux Rencontres de la photographie d’Arles, au musée national de Lubumbashi et au musée du quai Branly- Jacques Chirac dans l’exposition collective *À toi appartient le regard et (...) la liaison infinie entre les choses*, conçue par Christine Barthe. Une grande exposition personnelle, retraçant l’ensemble de son travail (2013-2019) a eu lieu en 2021 à Kinshasa.

Marie-Claire Messouma Manlanbien

Marie-Claire Messouma Manlanbien (née en 1990) est une artiste multidisciplinaire basée à Paris et diplômée de l’Ecole Nationale Supérieure de l’ENSAPC de Paris-Cergy. C’est en 2004 qu’elle quitte la Côte d’Ivoire durant la guerre civile. Son travail adopte une variété de médiums, allant du textile, à la vêture, au dessin, à la sculpture, la photographie, la vidéo-performance, la peinture, ou encore l’installation. Marie-Claire fabrique des formes nouvelles inspirées d’objets traditionnels matriarcaux d’origine Akan, en Côte d’Ivoire, servant pour la plupart, à peser les choses leur donnant ainsi une valeur. À travers les installations qu’elle conçoit et active, l’artiste crée des narrations et des récits poétiques constituées d’une myriade d’influences culturelles à l’image de nos identités plurielles.

Carine Mansan

Carine Mansan (née en 1988), est une artiste peintre et plasticienne née à Abidjan où elle vit et travaille. Après des études secondaires, elle quitte la Côte d’Ivoire pour étudier le design d’intérieur à Paris, au sein de la prestigieuse école de Condé. C’est au cours de son parcours universitaire à la faculté de l’aménagement de l’Université de Montréal, Canada, qu’elle rencontre Achilles Kouamé. Au contact de ce professeur de dessin et de peinture à l’académie des Beaux-arts de Montréal, l’artiste explore alors le non figuratif et y trouve l’occasion d’exprimer ses états d’âmes et sa spiritualité, de façon libre et spontanée. Très inspirée par la sacralité et l’esthétique des icônes religieuses et des vierges noires en particulier, Carine Mansan n’hésite pas à partir en pèlerinage sur les traces d’une des vierges noires les plus connues et vénérées d’Europe.

Rachel Marsil

Rachel Marsil (née en 1995) est une jeune artiste designer basée à Paris dont la pratique s’étend du textile, à la peinture en passant par le dessin et l’installation. Diplômée de l’École des Arts Décoratifs en design textile de Paris, son travail aborde des questions d’identités et de représentations qui peuvent y être liées. C’est en questionnant sa propre histoire que l’artiste explore à la fois sa vision de la culture afropéenne ainsi que celle du corps noir. L’espace de la mémoire, de l’intime, du souvenir familial, lié à un pays la Côte d’Ivoire, sont alors autant de portes d’entrée vers les notions d’identité culturelle et de réappropriation de sa propre identité.

Georgina Maxim

L’artiste et curatrice Georgina Maxim (née en 1980) a développé sa pratique autour des textiles, en utilisant des techniques aussi variées que la couture, le tissage, la broderie ou le crochet pour (re)donner vie aux vêtements usagés. Sous ses doigts agiles, ce sont de véritables sculptures textiles qui prennent forme, offrant notamment une réflexion sur la mémoire et sa transmission. Georgina Maxim est également la cofondatrice et codirectrice du Village Unhu à Chisipite, dans la province de Harare — un espace collectif artistique, qui propose des programmes de résidence, des expositions et des lieux de co-working. Son travail a été exposé au Zimbabwe (galerie Delta, National Gallery of Zimbabwe), mais aussi à Dubaï, Londres, Salvador de Bahia... Georgina Maxim a notamment présenté une installation à l’occasion de la 58e Biennale de Venise (2019) pour le pavillon zimbabwéen.

Tuli Mekondjo

Tuli Mekondjo (née en 1982) est une artiste autodidacte multidisciplinaire, née en Angola et basée en Namibie. Sa pratique intègre aussi bien la broderie que le collage, la vidéo, la performance ou la peinture, étendant ces supports à l’utilisation de résine et de grains de mahangu (un aliment de base namibien). S’appuyant sur des archives photographiques et des histoires liées à la perte et à l’effacement des pratiques culturelles namibiennes, Tuli Mekondjo explore l’histoire et la politique identitaire de son pays à travers le prisme de ceux qui ont vécu en exil pendant la guerre d’indépendance de la Namibie. Son œuvre s’ancre dans une réflexion sur l’histoire culturelle et politique de ce pays. Elle y interroge les notions d’histoire, d’héritage, d’appartenance culturelle, d’identité ou encore celles de l’exil et du deuil, le traumatisme intergénérationnel et le déplacement. Ses créations s’inscrivent dans un processus de compréhension du passé et de réconciliation des différentes générations à la suite de la proclamation de l’indépendance de la Namibie en mars 1990. Tuli Mekondjo a participé à l’exposition *Future Africa Visions in Time*, une collaboration en 2018 entre la Bayreuth Academy of Advanced African Studies, Iwalewahaus Bayreuth et le Goethe-Institut Namibia.

Myriam Mihindou

Myriam Mihindou (née en 1964) est une artiste plasticienne franco-gabonaise. Après un cursus en architecture, elle intègre l’École des beaux-arts de Bordeaux et y obtient un diplôme national supérieur d’étude plastique. De ces différentes disciplines émerge une pratique artistique protéiforme, qui allie sculpture, photographie, dessin et performance. Le corps occupe une place prédominante dans son travail, parfois autobiographique, lui permettant d’articuler ses réflexions autour des identités, des dominations et des mémoires. La mise à l’épreuve du corps devient alors un véritable processus thérapeutique, au cours duquel l’artiste entend transcender traumas et violences. Ses performances, souvent associées à des transes, révèlent un lien privilégié avec les éléments naturels dont elle s’inspire et auprès desquels elle se ressource. Riche de diverses réflexions et expériences collaboratives à travers le monde, le travail de Myriam Mihindou englobe toute une dynamique d’engagements et fait l’objet de nombreuses expositions, personnelles et collectives, en Europe, dans l’océan Indien, les Caraïbes, l’Inde, l’Afrique ou les États-Unis.

Josèfa Ntjam

Josèfa Ntjam (née en 1992) est une artiste pluridisciplinaire, diplômée de l’ensa de Bourges et de Paris-Cergy. Empreinte d’une logique de réappropriation de l’Histoire, la pratique artistique et poétique de Josèfa Ntjam interroge les modalités de production et de transmission de l’Histoire par la création de nouvelles narrations dont la matière première provient des internets et, plus précisément, d’événements historiques, de concepts scientifiques ou philosophiques, auxquels sont mêlées des références à la mythologie, aux rituels ancestraux, aux symboles religieux ou à des récits de science-fiction. Josèfa Ntjam associe sculpture, photomontage, performance, film et écriture — comme mode opératoire d’une praxis visant à déconstruire les grands récits à l’origine de discours hégémoniques sur les notions d’origines, d’identité et d’Histoire, pour construire d’autres mondes possibles. Ses travaux ont notamment été présentés en France à la Fondation d’entreprise Ricard (2020), à la 15e Biennale de Lyon (2019), au Centre Georges-Pompidou (2020), au Palais de Tokyo (2020) et à l’international (Norvège, Angleterre, Écosse, États-Unis).

Valérie Oka

Valérie Oka (née en 1967), est une figure incontournable de la scène artistique contemporaine. Artiste à la pratique aussi riche que protéiforme passant de la sculpture au dessin, ou à la vidéo, Valérie Oka, est profondément engagée dans la lutte pour les droits des femmes et invite le spectateur à réfléchir autant qu’à ressentir. Diplômée de l’Ecole supérieure d’arts graphiques de Paris 1 et de Penninghen, l’École Supérieure d’Art Graphique et d’Architecture d’Intérieure de Paris, elle débute sa carrière d’artiste dès les années 90 et obtient par la suite, plusieurs prix pour ses travaux et participe à de nombreuses biennales et expositions en Afrique et en Europe. Sa série *Héritage*, présentée dans Memoria, raconte l’éternel présent, l’insaisissable apparence des esprits disparus.

Selly Raby Kane

La créatrice Selly Raby Kane (née en 1986) propose un univers graphique fantastique futuriste et coloré. Ses réalisations, mêlant habilement tradition et modernité, s’inspirent de la vie urbaine, de la culture pop ou des dessins animés. Diplômée de l’École de marketing et management de la mode (mod’spe) à Paris, elle décide finalement de se consacrer à la création. Depuis son défilé *Alien Cartoon*, imaginé comme une véritable performance transdisciplinaire au sein de l’ancienne gare ferroviaire de Dakar, la créatrice s’est hissée parmi les figures phares de la scène dakaroise. Selly Raby Kane fait d’ailleurs partie du collectif d’artistes Mus Du Tux (Les chats ne fument pas), dont les actions promeuvent un travail collaboratif au sein de l’espace urbain. Elle est également la réalisatrice d’un court métrage, intitulé *The Oth-er Dakar* — Hommage à la mythologie sénégalaise (2017), nommé Meilleur Film de réalité virtuelle du Tribeca Film Festival.

Na Chainkua Reindorf

Na Chainkua Reindorf (née en 1991) est une plasticienne d’origine ghanéenne aujourd’hui installée aux États-Unis. En 2017, elle obtient un master en beaux-arts à l’université de Cornell (Ithaca). À travers ses recherches sur la matérialité textile, l’artiste articule histoire collective et récits singuliers en valorisant la longue tradition textile de l’Afrique de l’Ouest. Le tissage est appréhendé comme un véritable langage, une écriture, dont Na Chainkua Reindorf se saisit pour interroger les représentations du corps, la symbolique des étoffes et de leurs motifs. Dans une démarche féministe, elle explore également la notion de genre, traditionnellement associée au travail textile comme étant une activité domestique dite “féminine”. Le travail de Na Chainkua Reindorf a déjà fait l’objet de multiples expositions individuelles et collectives aux États-Unis, au Ghana et au Nigeria.

LES AUTRICES ET L'AUTEUR

•

Biographies

Virginie Andriamirado

est rédactrice spécialisée dans les expressions culturelles et artistiques du continent africain, elle a été rédactrice en chef et responsable de rubrique arts plastiques pour Africultures avant d'assurer la rédaction en chef de l'émission TV + D'Afrique, diffusée sur le réseau Canal + international. Elle collabore par ailleurs à divers projets éditoriaux notamment des guides culturels sur le Mali et Madagascar publiés aux éditions Jaguar. Elle contribue également à des catalogues d'expositions pour des galeries et des musées présentant le travail d'artistes africains du continent et de ses diasporas. Engagée dans le milieu associatif, elle est co-présidente de l'association Migration Médiation culturelles Afrique et présidente de l'Institut des Afriques.

Valerie Behiery

est critique d'art, spécialisée dans la culture visuelle du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord. Elle s'intéresse notamment aux représentations de la femme musulmane dans l'art contemporain, avec une attention particulière portée aux questions de genre, aux identités plurielles et à la déconstruction des stéréotypes. Elle a également enseigné dans diverses universités et est fréquemment sollicitée par les musées en tant que conseillère scientifique. Ses écrits ont été publiés dans des ouvrages de référence, des revues et des magazines d'art, dont Nafas, Islamic Arts Magazine, M: The Magazine of the Montreal Museum of Fine Arts, Visual Arts News, esse et Tribe.

Tanella Boni

est Professeure des Universités, poète, romancière, essayiste, critique et philosophe. Parmi ses romans, *Matins de couvre-feu*, Prix Amadou Kourouma (2005) est en cours de réédition en 2022. Auteure d'une quinzaine de recueils de poèmes. Dernier paru : *Là où il fait si clair en moi* (Prix Théophile Gautier de l'Académie française 2018). A paraître en 2022 : *Le poème n'est pas un objet perdu* (éditions Vallesse) et *Insoutenable frontière* (éditions Bruno Doucey). Dernier livre paru en littérature jeunesse : *Une feuille pas comme les autres* (Classiques Ivoiriens, 2020). Ses travaux de recherches portent sur philosophie et féminisme, frontières et migrations, l'Afrique en mondialisation(s), l'idée d'humanité, celle de dignité et celle de solidarité. Parmi ses essais : *Que vivent les femmes d'Afrique ?* (Karthala, 2011) et *Habiter...* (éd. Muséo, 2018) et de courts essais dans des revues ou des livres collectifs. Membre de quelques sociétés savantes dont l'ASCAD.

Julie Diabira

est née à Paris en 1986. Après des études en Arts appliqués, puis en Communication, une formation en gestion de projets culturels à l'IESA. Collaborations régulières avec des galeries parisiennes. Bamako, 2011, Biennale photo, explorations de la création contemporaine ouest-africaine et écritures poétiques. 2013, Cécile Fakhoury-Abidjan, travailler à son développement. Retour en France, 2018. Collaborations multiples avec des artistes et le collectif grCep à Bordeaux. Conseil artistique pour des collectionneurs. Autrice et chargée de conception éditoriale. Depuis 2020, développe des projets de recherche, d'exposition, d'édition et des parcours de résidence au long cours avec la mine, cofondée avec le commissaire d'exposition Francis Corabœuf.

Inès Fèliho

est diplômée d'une licence professionnelle en journalisme de l'Ecole nationale des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication de l'Université d'Abomey-Calavi en 2018. C'est en 2016 qu'Inès Fèliho démarre sa carrière à la rédaction du quotidien d'information privée La Nouvelle Tribune (Cotonou). Elle y produit des articles pour les rubriques Culture et Société. Passionnée d'art et de culture, Inès Fèliho s'intéresse de plus près au milieu artistique et rejoint très vite l'équipe du centre culturel et artistique Espace Tchif du plasticien béninois Tchif. Forte de ses relations avec le tissu artistique local, elle collabore régulièrement avec les artistes et acteurs culturels en rédigeant, articles, biographies et présentations d'œuvres. Elle publie également des articles pour la plateforme d'information culturelle dekartcom.net. Actuellement, Inès Fèliho est en charge des relations presse, et intervient dans l'élaboration des livrets de médiation d'expositions au sein de l'espace artistique Le Centre, elle approfondit ainsi sa pratique de l'écriture et sa connaissance des arts visuels auprès d'artistes nationaux et internationaux en résidence dans cet espace culturel dédié à l'art à Cotonou.

Nadine Hounkpatin et Céline Seror

sont consultantes et commissaires d'exposition indépendantes. En 2013, elles fondent l'agence de production culturelle artness et s'investissent dans le développement de la revue IAM — Intense Art Magazine (2013-2018), première plateforme dédiée à la création artistique contemporaine africaine au féminin, puis créent la plateforme print et digitale The Art Momentum (2018). Elles y partagent une vision commune — placer la voix de l'artiste au centre du monde de l'art — et y défendent les valeurs du collaboratif et de la trans-culturalité à travers un réseau étendu d'artistes, d'auteurs, de critiques d'art et de curateurs. Depuis bientôt dix ans, le duo participe activement à la mise en avant des nouvelles voix et narrations en provenance du continent africain à travers, entre autres, les publications qu'elles éditent et les projets artistiques et culturels qu'elles conçoivent en Afrique et dans le reste du monde. De *Le Havre-Dakar, Partager la mémoire* (Muséum d'histoire naturelle du Havre, 2016) à *Memoria, récits d'une autre Histoire* (Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, 2021), le duo poursuit son exploration du thème de la réappropriation de la narration, de la réécriture de l'histoire et de la constitution d'une mémoire universelle.

Océane Kinhouandé

est une professionnelle du marché de l'art basée à Paris portant un intérêt particulier pour l'art contemporain et les cultures afrodescendantes. Elle cherche à travers son travail à contribuer à la mise en valeur des productions artistiques de ces dernières.

Véronique Tadjou

est née à Paris et a grandi à Abidjan. Elle est romancière, peintre et poète. Elle a obtenu un doctorat en Civilisation Noire Américaine à la Sorbonne Paris IV et a continué ses recherches à Howard University, Washington, D.C. *L'ombre d'Imana, Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, est un texte sur le génocide écrit à la suite d'une résidence à Kigali. En 2005, elle reçoit le Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire pour son livre, *Reine Pokou, Concerto pour un sacrifice*. Son roman, *En compagnie des hommes* a pour thème l'épidémie d'Ebola de 2014 en Afrique de l'ouest. Une partie de son œuvre est consacrée à la jeunesse. Après avoir vécu en Europe, aux Etats-Unis, au Nigeria, au Kenya et en Afrique du Sud où elle a dirigé le département de français de l'université du Witwatersrand à Johannesburg, elle partage maintenant son temps entre Londres et Abidjan. Ses œuvres sont traduites en plusieurs langues.

Pierre Daubert

est le co-fondateur et directeur de la galerie Angalia, spécialisée dans l'art contemporain du Congo-Kinshasa (RDC). Professionnel de l'aide au développement socio-économique des pays en transition, il est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages spécialisés.

LISTE DES
ŒUVRES
EXPOSÉES

JOANA CHOUMALI

Fully present, série Alba’hian, 2022. Broderie et collage manuel, peinture sur photographie digitale imprimée sur toile, superposition de tulle et voile, 80 x 80 cm. Courtesy de l’artiste.
©Joana Choumali, 2022

LAFALAISE DION

Zlan, 2020. Film digital, 9’, Abreby, Jacqueville, Côte d’Ivoire Direction artistique : Lafalaise Dion Film réalisé par Christian Goue et Yann Loïc Kieffoloh. Courtesy de Lafalaise Dion, Cartiersud, OVS Entertainment (Abidjan).

CARINE MANSAN

Ethiopian, 2019. Bronze, fer et sable, 210 x 165 x 129 cm. Courtesy de l’artiste.

MARIE-CLAIRE MESSOUMA MANLANBIEN

Map #31, 2021. Fibre de jute, raphia, cheveux, grattoir, aluminium, cuivre, résine, plastique, terre cuite, dessin sur papier, lames de rasoir, 80 x 125 cm. Collection privée, Abidjan. Courtesy de l’artiste.

Map #20.1, 2021. Jute, plâtre, grattoirs, cuivre, résine, terre cuite, cheveux, raphia, 70 x 60 cm. Courtesy de l’artiste.

Assez de lamentos ! Traité du Tout-Monde (Edouard Glissant), 2014. Vidéo performative, 1’27. Courtesy de l’artiste.

RACHEL MARSIL

Jour de Marché, 2020. Huile sur toile de lin, 165 x 115 cm. Courtesy de l’artiste.

Les nouveaux cowboys (cavalier), 2020. Acrylique sur drap de coton, 100 x 130 cm. Courtesy de l’artiste.

Market Fancy, 2020. Acrylique sur toile de coton (3 pans collés), 120 x 100 cm. Courtesy de l’artiste.

VALÉRIE OKA

Série Héritage #3, 2018-2019. Technique mixte sur toile, 130 x 130 cm. Courtesy de l’artiste.

Série Héritage #5, 2018-2019. Technique mixte sur toile, 130 x 130 cm. Courtesy de l’artiste.

Série Héritage #15, 2018-2019. Technique mixte sur toile, 130 x 130 cm. Courtesy de l’artiste.

ENAM GBEWONYO

The Oculus/ The Third Eye, 2019. Collants en nylon neufs et usagés tricotés à la main, 208 x 271 cm. Courtesy de l’artiste.

Invisibility Cloak, 2017. Collants en nylon tricotés à la main. Taille variable. Courtesy de l’artiste.

GOSETTE LUBONDO

Série de 12 tirages de reproduction réalisée dans le cadre du Prix pour la Photographie du musée du quai Branly – Jacques Chirac en 2017.
© musée du quai Branly – Jacques Chirac, Dist. RMN - Grand Palais / image musée du quai Branly – Jacques Chirac

Prêt réalisé avec la collaboration exceptionnelle du musée du quai Branly – Jacques Chirac.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.1 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.2 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.3 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.4 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.8 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.10 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II 2017. 70.2018.59.12 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II 2017. 70.2018.59.13 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.16 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm. Tirage de reproduction.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.17 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.18 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm.

Imaginary Trip II, 2017. 70.2018.59.20 - Impression jet d’encre sur papier matt Fine Art by Hahnemülhe 100% cotton, 300 gr, contrecollé sur dibond, 50 x 75 cm.

GEORGINA MAXIM

Ane mweya wemadzinza (She has a family curse), 2020. Textile, technique mixte, 195 x 150cm. Courtesy de l’artiste.

This whole place will become a memory, 2021. Textile, technique mixte, 85 x 135 cm. Courtesy de l’artiste et 31 Project, France.

TULI MEKONDJO

Oihanangolo I (White things I), 2020. Millet Mahangu, encres de résine acrylique, peinture acrylique, transfert d’image, marqueurs peinture, fils de coton sur toile, 204 x 99 cm. Collection privée, Bordeaux. Courtesy de l’artiste et Guns & Rain, Johannesburg.

Oihanangolo III (White things III), 2020. Millet Mahangu, encres de résine acrylique, peinture acrylique, transfert d’image, marqueurs peinture, fils de coton sur toile, 205 x 98 cm. Collection privée, Bordeaux. Courtesy de l’artiste et Guns & Rain, Johannesburg.

Kamungundu, 2020. Millet Mahangu, encres de résine acrylique, peinture acrylique, transfert d’image, marqueurs peinture, fils de coton sur toile, 202 x 152 cm. Collection privée, Bordeaux. Courtesy de l’artiste et Guns & Rain, Johannesburg.

Afrotekismo, 2017. 4’. Vidéo performance réalisée par Vilho Nuumbala. Courtesy de Tuli Mekondjo et Guns & Rain, Johannesburg.

MYRIAM MIHINDOU

La robe envolée, 2008. Performance vidéo. Courtesy de l’artiste et galerie Maïa Muller, Paris. Performance réalisée le 28 juin 2008 à Las Palmas de Gran Canaria dans le cadre du workshop Africalls?, une exposition audiovisuelle à Casa África. Projet à l’initiative de la commissaire Elvira Dyangani Ose avec le soin technique et artistique du réalisateur Pere Ortín, d’Anna Pahissa et du cameraman Álex Guimerà Arias (We Are Here !).

JOSÈFA NTJAM

Mélas de Saturne, 2020. Film, 11’49 ”. Courtesy de Josèfa Ntjam et Sean Hart.

Water Family Memories #1, 2019. Photomontage imprimé sur soie, 300 x 400 cm. Courtesy de l’artiste et NICOLETTi, Londres.

Water Family Memories #2, 2019. Photomontage imprimé sur soie, 300 x 400 cm. Collection particulière, Dakar.

SELLY RABY KANE

The Other Dakar, 2017. Film 360 VR, 7’35”. Courtesy de l’artiste et Electric South (South Africa). The Other Dakar a été coproduit par Electric South et le Goethe-Institut South Africa et soutenu par Big World Cinema, Blue Ice Docs et la Fondation Bertha.

NA CHAINKUA REINDORF

Offering, 2019. Perles de verre, fil de nylon, dimensions variables. Courtesy de l’artiste.

Altar, 2018-2019. Perles de verre, fil de nylon, fils de coton, tissu en coton, 264 x 12 x 12 cm (chaque). Courtesy de l’artiste.

Bomi: Second Life, 2020. Coton, satin, perles de verre, cauris, fil de coton, plâtre, fibres de polyester, 15,3 x 7,6 x 7,6 cm (costume) ; 38,1 x 45,7 x 12,7 cm (chaque masque). Courtesy de l’artiste.

DÉPÔT LÉGAL N°18450 DU 15 MARS 2022
1ER TRIMESTRE 2022

